DÉCEMBRE 1951

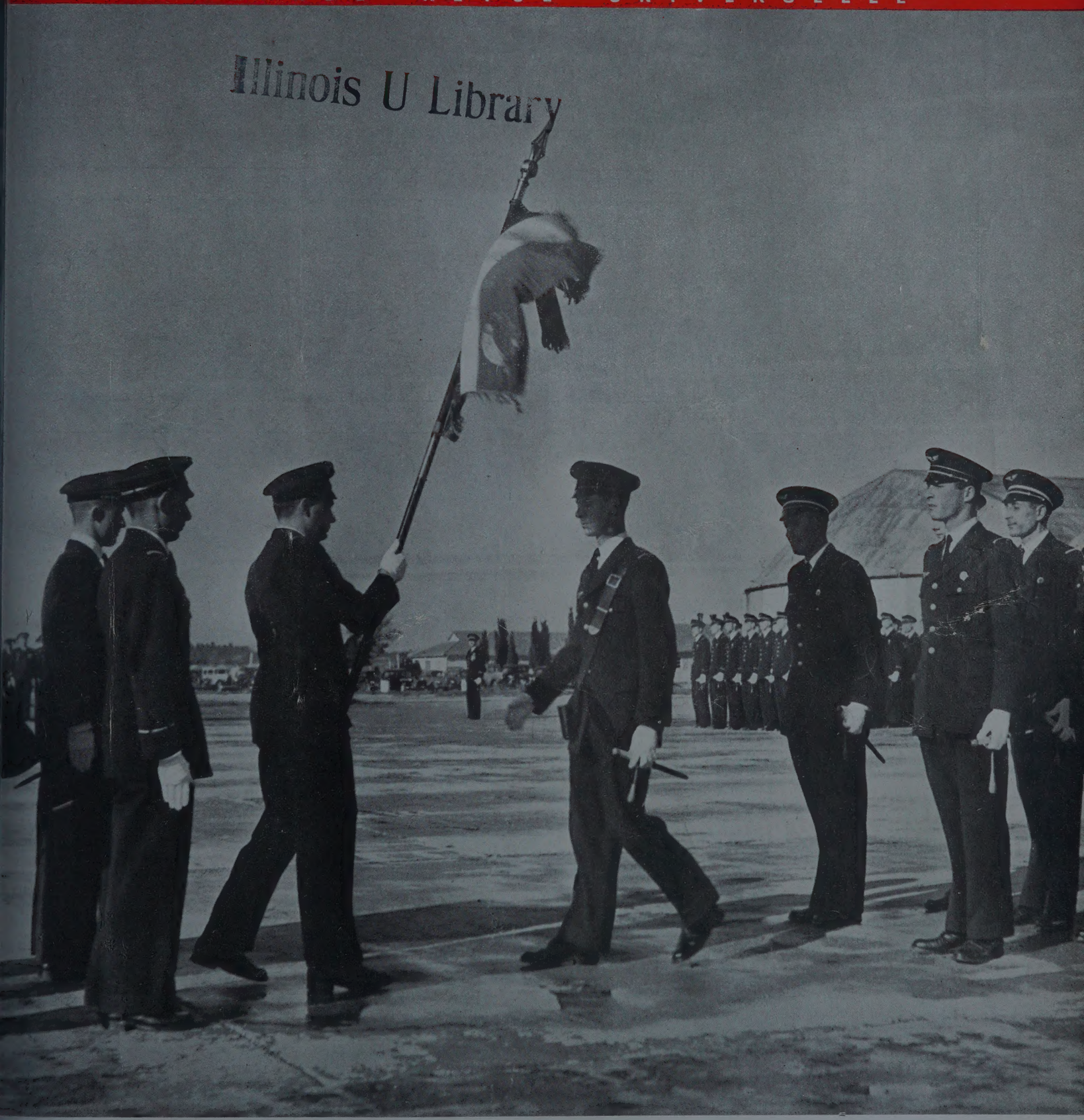
N° 322 - 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library



PROMOTION « COMMANDANT JEANDET »

La promotion 1951 de l'École de l'Air de Salon-de-Provence portera le nom du commandant Jeandet, officier aux glorieux états de service, mort pour la France en Indochine l'an dernier. M. Montel, secrétaire d'État à l'Air, présidait l'émouvante cérémonie du baptême des 135 élèves. Phot. Marcel de Reinzis.

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	AB[t] N° 1	AB[t] N° 2	AB[t] N° 3	AB[t] N° 4
Un an...	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	AB[t] N° 1	AB[t] N° 2	AB[t] N° 3	AB[t] N° 4
Un an...	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois...	2.700	3.475	3.625	4.400

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités. **L'abonnement n° 2** est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ». **L'abonnement n° 3** se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux : « Noël », « Salon de l'Automobile » et « Printemps ». **L'abonnement n° 4** comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

SES NUMÉROS SPÉCIAUX INCOMPARABLES

ABONNEZ-VOUS
A
France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
ABONNEZ VOS AMIS

SON SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE THÉATRAL

Pur comme l'air des hauts sommets

BYRRH

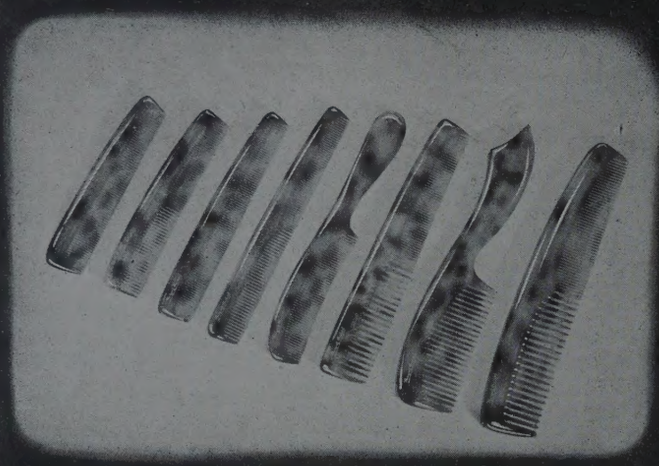
VIN APÉRITIF AU QUINQUINA

François Auchard

EST UNE MARQUE

PEIGNES DE TOILETTE - MATIÈRE DE LUXE "JASPÉCAILLE" Rhodoïd

possédant toutes les qualités de l'écaille naturelle



Un demi-siècle de Qualité française !

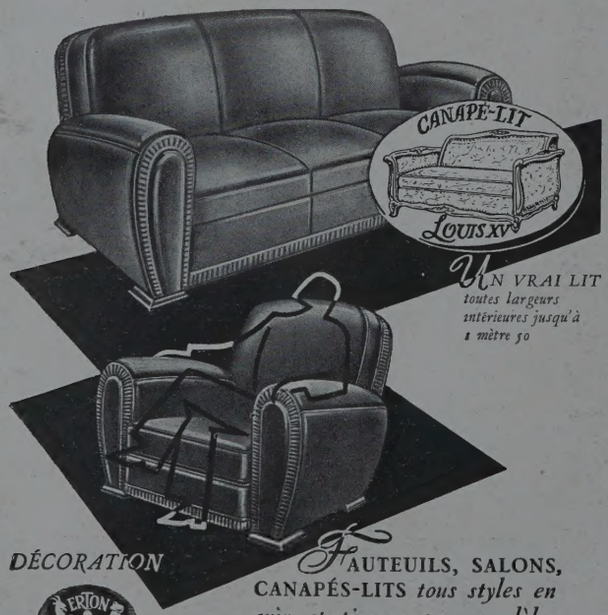
BELLE FABRICATION MAIN !

GOÛT - PERFECTION

EN VENTE : BONNES MAISONS DE COIFFURE - PARF. de LUXE - Gds MAGASINS

OYONNAX (AIN) - PARIS 26, Bd de Strasbourg

Achetez directement chez le fabricant



UN VRAI LIT
toutes largeurs intérieures jusqu'à 1 mètre 50

DÉCORATION

ERTON

FAUTEUILS, SALONS, CANAPÉS-LITS tous styles en cuir et tissus. 200 modèles exposés dans nos Magasins.

LIVRAISON FRANCO DANS TOUTE LA FRANCE

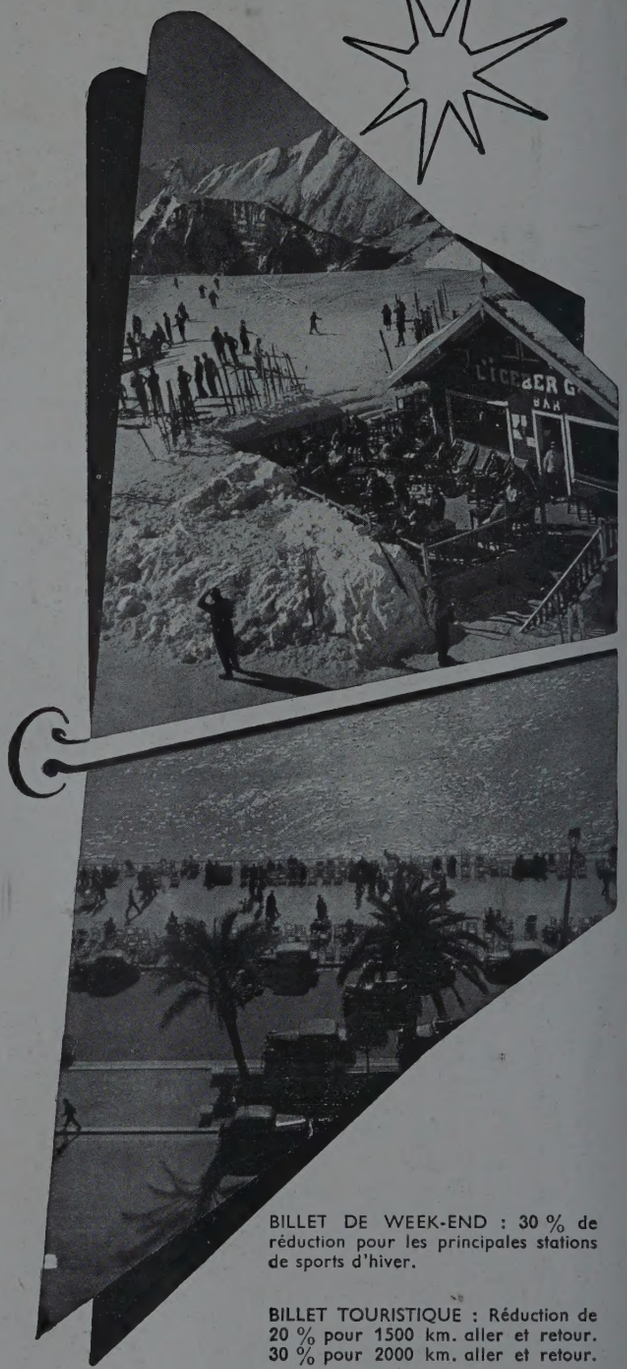
SIÈGES ERTON

16, Rue Fabre d'Eglantine, PARIS 12e - Pl. Nation

CATALOGUE ILLUSTRÉ ET COMPLET N° 25 SUR DEMANDE

AVEC LE TRAIN

vous y serez demain matin



BILLET DE WEEK-END : 30 % de réduction pour les principales stations de sports d'hiver.

BILLET TOURISTIQUE : Réduction de 20 % pour 1500 km. aller et retour. 30 % pour 2000 km. aller et retour.

Ex. : Paris-Nice A.-R. : **650 km gratuits.**

RENSEIGNEZ-VOUS SUR LES CONDITIONS A REMPLIR.

SNCF

45-51

COMPTANT - CRÉDIT

FOCA UNIVERSEL

Appareil de haute précision 24 x 36 à télémétre couplé équipé avec objectif 2,8 traité. Obturateur à rideau de 1 sec.au 1/1000e de sec.

Comptant
79.390 Frs
Crédit
8.650 Frs

SUPER KINAX

Appareil pliant automatique de précision donnant des photos 6x9 ou 6x6 ou 4x6; objectif 3,5 traité sur obturateur de 1 sec. au 1/350e. Prise de flash - Retardement.

Comptant
29.515 Frs
Crédit
3.220 Frs

EMEL

Caméra 8 m/m perfectionnée. Moteur à 5 vitesses. Tourelle pour 3 objectifs - marche arrière - tous perfectionnements - Avec un objectif CINOR BERTHIOT 1,9.

Comptant
65.440 Frs
Crédit
7.130 Frs

SEMFLEX

Appareil de précision reflex 6x6 ; Objectif FLOR BERTHIOT 3,5 traité sur obturateur de 1 sec. au 1/400e. Prise de flash. Viseur sportif.

Comptant
35.540 Frs
Crédit
3.870 Frs

ERCSAM

Camera d'amateur en 8 ou 9,5 - Moteur ressort à 4 vit. Objectif CINOR-BERTHIOT 1,9 à monture amovible - Marche arrière - Viseurs multiples.

Comptant
40.550 Frs
Crédit
4.420 Frs

CINÉ GEL

Projecteur type 215, fonctionnant sur tous courants 110 volts. Moteur électrique et lampe de 250 watts - Objecif 1,5 traité. Réembobinage au moteur. Se fait en 8 ou 9,5 ou 16 m/m

Comptant
44.670 Frs
Crédit
4.870 Frs

CHEZ LE PLUS GRAND SPÉCIALISTE

PHOTO-HALL

5, RUE SCRIBE-PARIS-OPÉRA

CATALOGUE GÉNÉRAL FRANCO

SERVICE SPÉCIAL D'EXPÉDITION RAPIDE FRANCE ET COLONIES

III - Le retour

LA GRANDE CHARTREUSE

Depuis 1929, les Pères Chartreux ont repris la fabrication de leur Liqueur en France. La vieille Chartreuse d'avant 1903, la Tarragone et la Chartreuse actuelle vendue sous l'étiquette traditionnelle, sont une seule et même liqueur authentiquement fabriquée par les Pères Chartreux. Ceux-ci sont revenus dans leur célèbre monastère en 1940.

La Chartreuse doit son succès : à la finesse de ses eaux de vie de vins spécialement distillées, à sa formule secrète qui comporte plus de 130 plantes différentes, au séjour prolongé dans les fameux foudres de chêne séculaires.

EN VENTE PARTOUT

"POUR UN HOMME" PARFUM DE CARON
CARON
POUR UN HOMME
LES PLUS BELLES LAVANDES
CRÉATION SPÉCIALE DE CARON

7me ANNÉE — NUMÉRO 322 15 DÉCEMBRE 1951

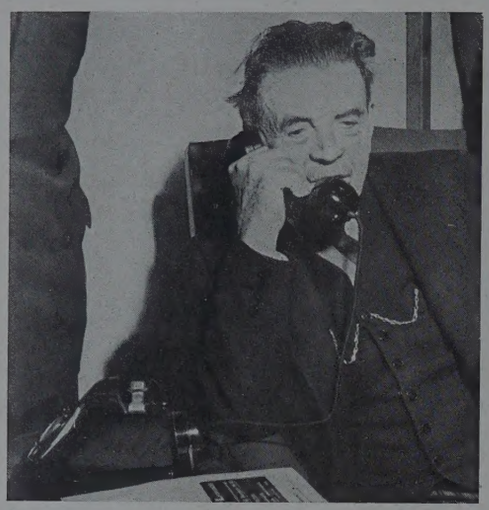
France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

LE « TOUT-O. N. U. » APPLAUDIT « JEANNE AU BUCHER »

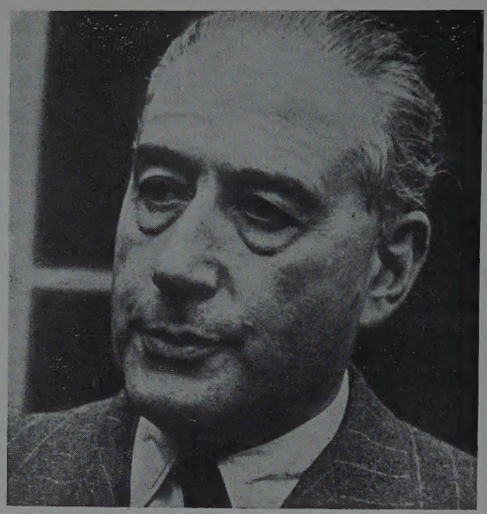
Brillante soirée à l'Opéra en l'honneur des délégués à l'Assemblée générale des Nations Unies. A l'entr'acte, les photographes se pressaient, hors de tout protocole, autour des personnalités présentes. — De haut en bas : le président Vincent Auriol félicite MM. Paul Claudel et Arthur Honegger, les auteurs de *Jeanne au bûcher*. — M. Philip Jessup et Mme Eleanor Roosevelt, membres de la délégation des U. S. A. — De droite à gauche : MM. Claudel, Honegger et Mme Honegger. — Mme Vychinski et le ministre des Affaires étrangères de l'U. R. S. S. en conversation avec l'ambassadeur Pavlov. — Ci-contre : le président de la République en conversation avec M. Vychinski et le compositeur de *Jeanne au bûcher*.

Photographies *France-Illustration* (P. Bizet).

ACTUALITÉS MONDIALES



LYON est désormais relié à Paris par l' « automatique ». Le président Herriot, qu'accompagnait M. Duchet, ministre des P. T. T., a inauguré cette ligne en appelant le premier la grande cité dont il est maire.



VOICI L'HOMME DE LA SEMAINE

M. RENE MAYER et le comité international chargé de l'étude des mesures budgétaires ont fait approuver en conseil les dispositions destinées à accroître la productivité, à encourager l'épargne et à assurer l'équilibre du budget au moyen d'économies et de 200 milliards de recettes fiscales nouvelles.

LONDRES. Pour la première fois depuis l'o chirurgicale qu'il a dû subir, S. M. le roi Ge a quitté le palais de Buckingham. En compa S. M. la reine, il s'est rendu au château de

RIO DE JANEIRO. Poursuivant son voyage, le croiseur-école *Jeanne-d'Arc* a fait escale dans la capitale brésilienne. Son commandant, le capitaine de vaisseau Amman, a été reçu par le président Vargas.

SUVA. L'ouverture de la cour suprême des îles Fidji a permis cette confrontation entre les traditions anglaises, incarnées par le président de la cour, et les uniformes pittoresques de la police locale.

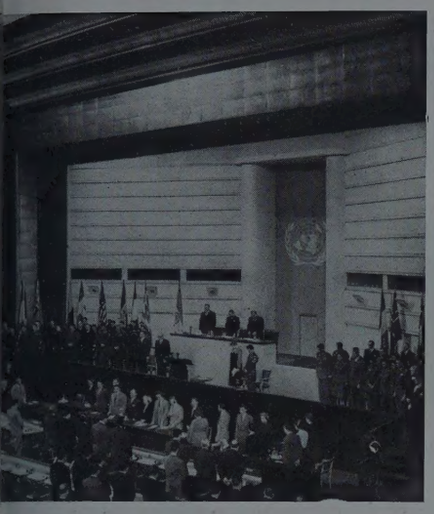
PARIS. A la séance de rentrée de l'Un le recteur Sarrailh a remis des diplômes de *honoris causa* au poète anglais T. S. Eliot (ci et à d'éminentes personnalités, dont M. Torre

LISBONNE. La reine Amélie, décédée il y a quelques semaines à Versailles, a été solennellement inhumée dans la capitale portugaise. Des hommes ont porté le cercueil sur leurs épaules à travers la ville.

PARIS. Dans la cour des Invalides, en présence du général Juin, les « Corniches », candidats à l'école de Saint-Cyr, ont commémoré la victoire d'Austerlitz. Un détachement de saint-cyriens assistait à la cérémonie.

HANOI. Dans les régions récemment reconqu Tonkin les troupes franco-vietnamiennes or hâtivement le terrain. Voici les bulldozers la R. C. 6 dans la région accidentée de Ho

A SEMAINE



. U. Un groupe de combattants des Nations en Corée a été solennellement reçu dans la salle assemblée de Chaillot, où les délégués de .S.S. et de ses satellites s'abstinrent de venir.

. U. « Vous représentez la sécurité collective des es libres, a déclaré M. Vincent Auriol aux attants des Nations Unies qu'il a reçus à l'Elysée, le voit serrant la main à un soldat sud-coréen.

. U. La mode parisienne ne perd pas ses droits : délégués des Nations Unies et leurs épouses nt été conviés par un grand magasin à un ail où des modèles leur ont été présentés.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Nous tous qui ne voyons pas sans angoisse l'humanité chercher son chemin dans le brouillard et la confusion, nous tous qui suivons d'un œil attentif les entreprises et les expériences de l'étatisme, nous pouvons considérer comme exemplaire, c'est-à-dire ayant valeur de « test », le conflit qui, depuis de longues années déjà, met aux prises les partisans de la médecine libérale et les doctrinaires de la médecine étatisée. Je dis que ce conflit a valeur de « test » en ce sens qu'à lui seul il permet de juger la marche du phénomène. S'il m'est arrivé de critiquer amèrement la Sécurité sociale, ce n'est pas, comme voudraient le faire croire certains fanatiques, dans le noir dessein de priver les travailleurs, mes compatriotes, de secours et même de bienfaits auxquels ils ont droit. C'est, au contraire, pour que l'intérêt de ces honnêtes gens ne se trouve pas sacrifié à celui des nouveaux profiteurs ; c'est aussi pour que cet intérêt ne soit pas compromis par les rêveries des idéologues, des architectes de courants d'air, des fauteurs d'improvisations absurdes. C'est pour instruire et défendre les hommes de mon pays que je crie à tout moment : « Attention ! Halte-là ! »

Le professeur Carille Lian vient de ranimer ce grand débat en lisant une excellente communication devant l'Académie des Sciences morales et politiques. Que je le dise avant d'aller outre, cette compagnie, quand on lui pose une question, même pressante et brûlante, sur des objets qui sont de sa compétence, se montre toujours attentive, toujours ouverte à une discussion loyale. Elle joue ainsi, remarquablement, son rôle de « Magistrature intemporelle et sereine ».

Le professeur Lian, comme tous les praticiens qui tiennent à leurs franchises professionnelles, forme des vœux pour que le malade, quelle que soit sa condition sociale, demeure libre de choisir son médecin, pour que le médecin observe le secret professionnel, pour qu'il institue librement, d'accord avec le malade, la thérapeutique estimée la meilleure, et pour qu'il reçoive ses honoraires des mains mêmes de la personne qu'il a traitée.

Observateur vigilant de la médecine aussi bien que des nécessités sociales, je forme chaque jour des vœux pour que la médecine libérale, telle que nous la dépeint le professeur Lian, ne se trouve pas, dans les années qui vont venir, écrasée sous le poids d'une législation inhumaine, pour qu'elle ne se trouve pas contrainte à l'abdication. Nous voyons, en certain pays, les résultats de ce qu'il nous faut bien appeler la médecine autoritaire, la médecine fonctionnarisée, la médecine d'État : ces résultats ne sont pas de nature à nous faire revenir sur notre opinion. Le problème du libre choix n'est d'ailleurs pas résolu par la contrainte administrative : nombreux sont les malades qui refusent le médecin qu'on leur impose, en France du moins, et qui préfèrent indemniser eux-mêmes le médecin en lequel ils ont confiance et qu'ils tiennent pour un ami. Nombreux sont les malades qui, n'acceptant pas le traitement payé par la médecine d'État, laissent tomber leur cotisation dans le vide. C'est quand il souffre que l'homme redevient un individu ; les disciplines imposées par les idéologues lui apparaissent alors comme d'intolérables servitudes.

Pendant la discussion ouverte ainsi, l'autre jour, à l'Institut de France, certains de mes confrères ont fait observer que la médecine sociale, en diverses régions mal peuplées, était somme toute nécessaire. Qu'en d'autres régions elle ne pouvait plus abandonner les positions qu'elle avait prises. Nous sommes assez raisonnables pour comprendre l'importance d'observations de cette sorte. Nous savons que si le secret professionnel est une forme du respect dû à la personne humaine, la déclaration de certaines maladies contagieuses, déclaration qui viole donc le secret, est exigée pour le salut de la collectivité. Nous savons que, dans certaines corporations — celle des chemins de fer par exemple — une bonne organisation de la médecine a finalement reçu l'approbation de presque tous ceux qui en sont les bénéficiaires. La médecine libérale a cédé du terrain quand elle ne pouvait pas n'en pas céder ; mais, sur certains points, elle doit rester intransigeante, à peine d'un avilissement dont le malade serait la première victime.

S'il existe un pays au monde où l'individualisme est encore capable de marquer ses propres frontières, s'il existe un pays où l'étatisme et l'individu doivent, en définitive, trouver des formules d'accord, ce pays, c'est la France. Que notre patrie donne, à un monde bouleversé jusqu'en ses profondeurs, cette nécessaire leçon de sagesse et de concorde !

L'EUROPE EST-ELLE EN TRAIN DE SE FAIRE ?

LE POOL ACIER-CHARBON

DEVANT L'ASSEMBLÉE NATIONALE

Le traité instituant la communauté européenne charbon-acier a donné lieu devant l'Assemblée nationale à un débat important et parfois passionné, à l'issue duquel M. René Pleven a dû engager la confiance du gouvernement. La difficulté résidait dans le fait qu'on demandait aux députés d'avaliser le plan Schuman en bloc et sans retouche, tel qu'il a été paraphé par son auteur en mars dernier, alors qu'au cours de la discussion il apparaissait à certains d'entre eux que quelques garanties et précautions nouvelles n'auraient pas été superflues.

Le plan Schuman a une vertu majeure, c'est d'exister et de constituer, comme l'a montré le ministre des Affaires étrangères, le premier acte concret et constructif dans la voie de l'unité européenne. M. René Pleven, de son côté, avait mis l'accent sur sa signification essentielle : assainir les relations franco-allemandes et contribuer à résoudre un antagonisme meurtrier qui a si cruellement pesé sur notre vieux monde.

N'empêche que des réticences, des inquiétudes, des hésitations se sont fait jour sur le caractère fragmentaire de l'opération et sur cette pénétration par la petite porte dans le vaste édifice de la communauté européenne où sont en jeu le maintien de notre armée nationale et l'attachement à nos alliances les plus chères.

Le point sombre en cette affaire, c'est, en effet, l'abstention des Britanniques. Dans « l'immense partie de poker qui se joue à travers le monde » la France ne peut se résigner à ne pas voir à ses côtés, au coude à coude, son partenaire habituel des heures sombres. Tous les efforts doivent donc être faits, au prix même de concessions d'amour-propre, pour que nous ne nous trouvions pas seuls, ou à peu près, en face d'une Allemagne industrielle dont le rapide redressement est l'un des phénomènes les plus surprenants de notre époque. Puisse la venue prochaine à Paris de M. Churchill, notre grand ami de toujours, et de M. Anthony Eden, le plus parisien des hommes d'Etat d'outre-Manche, dissiper l'image d'un isolement qui, dans l'état actuel de l'Europe, serait redoutable dans ses conséquences !

Quelle est donc la structure de la communauté instituée par ce traité qui prélude à l'organisation de l'Europe ?

L'objet du « pool » est de créer en Europe un marché commun de l'acier et du charbon. On compte ainsi faire baisser les prix de revient, accroître la productivité et transformer les conditions économiques des pays qui ont accepté ce système. Lancé le 9 mars 1950 par M. Robert Schuman, notre ministre des Affaires étrangères, le plan qui a pris son nom a obtenu l'adhésion de l'Allemagne occidentale, de l'Italie et des trois pays du Benelux. En revanche, la Grande-Bretagne a estimé que cette adhésion comportait un abandon de souveraineté auquel il ne lui est pas possible de consentir.

Dès le 26 juin 1950 les travaux commencèrent afin d'établir un traité réglant le fonctionnement du plan Schuman. Paraphé le 18 avril 1951, ce traité vient d'être ratifié par le parlement français.

Le plan Schuman prévoit quatre organismes chargés d'assurer le fonctionnement du pool charbon-acier :

1° La haute autorité, composée de neuf membres nommés pour six ans et assistée d'un comité consultatif. Elle formule des recommandations et elle prend des décisions à caractère obligatoire ;

2° Entre la haute autorité et les gouvernements des pays adhérents se place un conseil des ministres, où chacun de ces gouvernements est représenté par un de ses membres ;

3° Un parlement appelé assemblée commune, composé de soixante-dix-huit membres, élus soit par les parlements des Etats membres, soit au suffrage universel direct. La répartition des soixante-dix-huit membres est la suivante : France, 18 ; Allemagne, 18 ; Italie, 18 ; Belgique, 10 ; Pays-Bas, 10 ; Luxembourg, 4. Les délégués sarrois sont comptés comme délégués français.

L'Assemblée tient en principe une session chaque année, mais des sessions extraordinaires peuvent avoir lieu. L'Assemblée commune dispose d'une prérogative capitale : elle peut en effet, en adoptant à la majorité des deux tiers de ses membres une motion de censure, renverser la haute autorité ;

4° Le dernier organisme est une cour de justice composée de sept juges nommés pour six ans. La cour peut annuler et les décisions de la haute autorité et les délibérations de l'Assemblée.

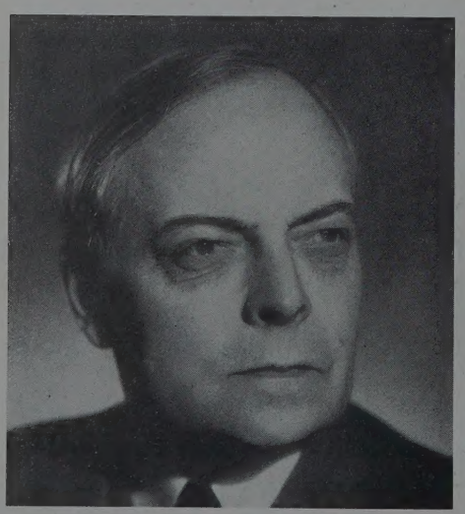
Une période de transition de cinq ans a été prévue afin de permettre les adaptations économiques nécessaires au fonctionnement de la communauté européenne instituée par le plan. Il importait de prévenir des déplacements de production dont la rapidité excessive eût pu être dangereuse. Aussi, pendant cette période, qui commencera à partir de l'établissement du marché commun du charbon, un système de péréquation sera-t-il mis en vigueur.

Des négociations internationales sont, en effet, nécessaires pour parvenir à la condition préalable mais indispensable à l'établissement d'un marché commun du charbon et de l'acier : la suppression des barrières douanières sur ces deux matières entre les six pays participants.

D'autre part, l'établissement de ce marché commun est également conditionné par la suppression des discriminations actuellement existantes en matière de prix et de transport pour le charbon et pour l'acier.

Signalons que pendant l'année 1950 la production des six pays du plan Schuman a été de 217,5 millions de tonnes pour le charbon et de 31,8 millions pour l'acier brut. Cela représente pour la France 23,4 % de la production charbonnière totale de ces pays et 51 % pour l'Allemagne occidentale. Pour l'acier les pourcentages sont de 38 % pour l'Allemagne et de 27,4 % pour la France.

M. ROBERT SCHUMAN
a soutenu le plan qui porte son nom.



UN OPPOSANT : M. LÉON NOEL,
ambassadeur de France.

M. JEAN MONNET,
qui fut l'initiateur du plan.

A ROTTERDAM

AVEC LES BATAILLONS CANADIENS DE LA DÉFENSE ATLANTIQUE

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL PAUL MOUSSET

QUAND la tour de contrôle d'un aérodrome s'orne de l'inscription : « 5 mètres *au-dessous* du niveau de la mer »; quand une police étrangère s'intitule (en français) « maréchaussée »; quand enfin des bateaux d'un certain tonnage naviguent au milieu de moulins à vent et de prairies, on sait qu'on vient d'atterrir en Hollande. Les journalistes parisiens qui s'en furent l'autre jour accueillir divers éléments de la 27e brigade canadienne connaissaient les habitants des Pays-Bas et leur souci du détail. Ils ne doutaient pas que la réception réservée aux Canadiens ne se révélât parfaite.

Cérémonies symboliques. Elles tendaient à marquer la prise de commandement par le général Eisenhower des premiers contingents canadiens envoyés en Europe au titre de la défense de l'Atlantique, contingents symboliques eux aussi. Ils ne dépassaient guère douze cents hommes. Mais, comme le dit un officier : « Il faut un début à toute chose... »

De Montréal à Rotterdam la traversée avait duré neuf jours, sur un transport au nom anglais, le *Fair Sea*. Pour la rigueur de l'histoire ajoutons que s'il battait pavillon panaméen, son équipage, du commandant au dernier des mousses, était italien. Disons encore qu'appartenant à l'I. R. O. (Organisation internationale des réfugiés) il avait évacué une grande partie de la population blanche de Djokarta, en Indonésie, avant d'être affrété pour le compte de N. A. T. O.

Il faisait encore nuit noire quand, dégringolant les passerelles, les premières sections se rangèrent sur le quai. Non sans quelque émotion, on retrouvait uniformes et équipements des divisions qui, de la fin de 1939 au mois de juin 1940, stationnèrent ou se battirent dans le nord de la France. Une innovation pourtant : le béret vermillon adopté depuis peu par l'infanterie canadienne. De vrais bérets de carlistes, que relevaient sur un côté les insignes régimentaires des *Hastings and Prince Edward*, des *Fusiliers Mont Royal*, des *Carleton and York*, des *Algonquins*, des *Loyal Edmonton*. Créée le 4 mai 1951 « pour seconder les Alliés en Europe », la 27e brigade représente le Canada tout entier, le recrutement de ses membres s'est opéré parmi les régiments de réserve les plus fameux du Canada, ceux qui ont servi outre-mer durant les deux dernières guerres mondiales. Il ne s'agit d'ailleurs là que de volontaires qui ont répondu à l'appel du gouvernement. « Presque tous mes anciens soldats ont voulu reprendre du service », nous confia le capitaine Tremblay, commandant d'une compagnie de Canadiens français. « En ce qui me concerne, j'ai abandonné, temporairement j'espère, mon portefeuille d'assurances. Je n'aurais pu concevoir d'agir autrement. »

Cependant le soleil se levait. Des commandements retentissaient, lancés par des sergents-majors cambrés comme à la parade. Paquetage complet, tout neuf, au dos, les hommes empoignaient leurs fusils et descendaient à terre. Des autocars les emportaient vers la ville même de Rotterdam. On ne devait les revoir que plus tard, lors de la revue que passa le général Eisenhower.

Celui-ci ne s'était pas déplacé seul. Le ministre canadien de la Défense, l'Honorable Brooke Claxton, se trouvait lui aussi en Hollande, en même temps que d'autres personnalités officielles, parmi lesquelles le commandant des forces françaises en Allemagne, le général Noiret. Dans une grande salle de l'hôtel de ville de Rotterdam, siégeant sous le dais abritant le fauteuil du bourgmestre, le ministre canadien fit face aux journalistes, installés aux places des échevins. Dans un coin, une forte belle pendule ancienne portant la devise latine : *Tandis que l'on parle, le temps s'enfuit*...

... Il s'enfuit particulièrement ce matin-là, car on parla d'abondance. Non que le ministre consentît à révéler l'un quelconque des grands secrets du moment. Certaines de ses paroles parurent néanmoins lourdes de sens. Nul sans doute n'espérait qu'à la question précise posée par un Américain : « Excellence, pensez-vous que le général Eisenhower assumera longtemps encore le commandement suprême ? » M. Brooke Claxton répondrait sans détour. On n'en fut que plus surpris de l'entendre dire : « Personne plus que nous, au Canada, ne souhaite le voir conserver ce poste pour lequel du reste nous l'avons proposé. Mais il est juste de se rappeler que de grandes fonctions l'attendent aux Etats-Unis. » Et devant les visages de tous, brusquement tendus, le ministre ajouta : « Le général n'est-il pas, entre autres choses, président de l'Université Columbia ? »... On rit. Mais ce dialogue, dont nous donnons ici l'esprit sinon la lettre rigoureuse, suscita les commentaires que l'on devine au moment où une candidature du général à la présidence des Etats-Unis reste, quoi qu'on ait pu écrire, à l'ordre du jour. M. Brooke Claxton parla de bien d'autres choses encore, et notamment de ce fameux « fusil atlantique » qui paraît soulever de fortes compétitions entre les U. S. A., la Grande-Bretagne et le Canada. Il fut enfin question du réarmement des nations européennes. Là, il faut l'avouer, le ministre ne pécha point par excès d'optimisme. Il ne dit pas, mais chacun comprit — les Français les premiers — que les efforts accomplis jusqu'ici lui semblaient minimes. Les moyens de production, observa-t-il, existent pourtant. Alors ? L'argent manque ! « Ne peut-on se le procurer ? *(Can't it be raised ?)* », interrogea quelqu'un. « Non ! », répondit M. Brooke Claxton. La réunion prit pratiquement fin sur ce monosyllabe.

Peu après, svelte et le teint hâlé, le général Eisenhower pénétrait dans l'hôtel de ville, où l'attendait le bourgmestre. Des officiers de toutes les armées « atlantiques » lui faisaient escorte. Dehors, les jambes écartées dans la position britannique du repos sous les armes, le 1er bataillon de la 27e brigade et le 58e *Independent Field Squadron* du génie canadien se voyaient soumis aux caprices alternés du soleil et d'une petite pluie fine.

Au commandement d'un lieutenant-colonel, les troupes se figèrent au garde-à-vous et présentèrent les armes au général Eisenhower, qui, précédé, entouré d'une nuée de photographes, passa ensuite entre leurs rangs. L'inspection terminée, le général revint dans sa tribune. En quelques phrases, le ministre de la Défense déclara placer officiellement la 27e brigade sous les ordres du *Supreme Commander*. Celui-ci répondit par une brève allocution de bienvenue. Alors, avec ce luxe de pas glissés, de piétinements sur place, de demi-tours saccadés, incompréhensibles à quiconque n'a point servi dans une armée de formation britannique, les douze cents hommes se préparèrent à défiler, cependant que la musique de l'armée royale néerlandaise exécutait des airs ne rappelant en rien les marches auxquelles est habituée une oreille française.

Ce défilé ne constituait d'ailleurs qu'un prélude. Les Canadiens partirent. Mais ils réapparurent, repassèrent devant les tribunes. On les revit, torse bombé, le bras droit balancé selon les meilleures traditions anglaises. Pour réussie qu'elle fût, la parade de ce détachement restreint a rendu plus concrets divers problèmes. Pour notre part, nous demeurons persuadés que la défense d'un continent, d'un hémisphère ne peut s'appuyer sur la seule qualité. La quantité aussi doit jouer un rôle. Mais on se heurte là à des difficultés financières évidentes, ces mêmes difficultés qu'ont reconnues — et déplorées — ceux auxquels il a été permis d'assister ensuite aux séances du Conseil atlantique de Rome.

LE PREMIER CONTINGENT CANADIEN ENVOYÉ EN EUROPE A DÉFILÉ, A SON ARRIVÉE A ROTTERDAM, DEVANT LES PERSONNALITÉS VENUES L'ACCUEILLIR. PARMI LESQUELLES LE GÉNÉRAL NOIRET (A G.) ET LE GÉNÉRAL EISENHOWER, QU'ON VOIT (A DR.) EN CONVERSATION AVEC LE CHEF DU 1er BATAILLON

A L'HEURE OÙ LE MONDE MUSULMAN S'AGITE...

Si l'Islamistan n'est pas tout à fait une utopie, un simple rêve, on peut prévoir que la fédération des États musulmans ne se réalisera pas demain. Et, à supposer que cette fédération se fît rapidement, que serait-elle sinon une juxtaposition de faiblesses ? C'est ce que fait apparaître une vue schématique des pays les plus importants du Moyen-Orient et de l'Orient arabe.

DE TABRIZ A SUEZ (*)

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL RENÉ BRANELLEC

L'IRAN

L'Iran, l'ancienne Perse, qui a donné au monde Avicenne, Saadi, Ferdousi et tant d'autres illustrations, ignore le nombre exact de ses habitants : entre 15 et 17 millions. La dernière statistique fait état de 19 millions.

En dehors de son pétrole, l'Iran possède de riches gisements minéraux : plomb, antimoine, charbon, etc., mais mal exploités. Son régime terrien repose sur une organisation féodale. La classe paysanne — plus de 80 % de la population — vit misérablement dans de mauvaises conditions d'hygiène. On compte plus de deux millions de fumeurs d'opium ; et dans les villes l'alcoolisme attaque un prolétariat industriel qui s'accroît rapidement malgré des salaires lamentablement bas.

Le nombre des étudiants s'est beaucoup accru depuis Reza Shah. Ce souverain, à l'exemple de Kemal Ataturk en Turquie et d'Amanoullah en Afghanistan, fit les premiers efforts pour donner à son pays une structure moderne. Sur son initiative des contingents de plus en plus importants d'étudiants furent envoyés dans les universités européennes. Mais un décalage existe entre le nombre des jeunes gens sortant des grandes écoles et les possibilités d'emploi. En sorte que nombre d'intellectuels, condamnés au chômage ou à des situations médiocres, sont devenus des aigris. Ils forment une bonne partie des cadres du parti procommuniste Toudeh, qui, favorisé par la Russie toute proche, s'est largement répandu dans les masses. Le conflit entre le gouvernement persan et l'A. I. O. C., en privant momentanément le pays de sa source la plus abondante de revenus, a aggravé considérablement les risques de troubles sociaux. Il n'est pas sûr que l'armée, composée de 200.000 hommes mal équipés, soit à même de maintenir l'ordre en cas de troubles sérieux.

Or une région de l'Iran est particulièrement sensible à l'influence communiste : l'Azerbaïdjan, où sur de nombreuses maisons s'étalent déjà, peints à la chaux, la faucille et le marteau symboliques. L'agitation, entretenue par la radio soviétique d'Azerbaïdjan, se traduit par la révolte de tribus kurdes, devant lesquelles les troupes gouvernementales ont enregistré plusieurs échecs. A Tabriz, capitale de Gengis-khan au XIII[e] siècle, le climat est tendu. Les six routes qui partent vers Téhéran, Tiflis, Erzeroum, Van Göli, Astara et Bakou font de Tabriz « la clé du déclenchement de la révolution dans l'Orient ». Les Soviets procèdent d'ailleurs à des manœuvres permanentes dans la région d'Astara.

La situation du docteur Mossadegh, le premier ministre, apparaît précaire, en dépit de la popularité que lui valut sa lutte contre l'Angleterre. Un rapprochement avec l'Amérique est le seul élément qui autorise, grâce à des avances de dollars, un faible espoir de stabilité... provisoire. Mais sans réformes profondes on peut uniquement gagner du temps. Les vrais problèmes, celui de la terre, celui de l'administration, celui de la modernisation de l'économie, celui du prolétariat urbain, finiront pas se poser. On souhaite que ce ne soit pas à la faveur d'une révolution. Elle serait sanglante pour l'Iran, dangereuse pour le monde.

L'IRAK

Pays agricole, susceptible d'un très riche développement, l'Irak bénéficie en outre de revenus considérables provenant du pétrole, qui fournira, grâce au dernier accord amiable intervenu avec l'Irak Petroleum Company, 60 milliards de francs au budget iraquien avant cinq ans.

Cinq millions d'habitants. Les conditions de vie se sont largement améliorées pour la bourgeoisie ; elles restent très mauvaises dans le peuple.

Le pays, sagement administré, devrait pouvoir échapper à l'influence communiste, dont les progrès rapides n'ont été enrayés que par une répression sévère.

Premier ministre : Nuri pacha Saïd. Armée : 40.000 hommes (théoriquement). Pratiquement, 4.000 hommes équipés de façon à peu près moderne.

L'ARABIE SÉOUDITE

Trois ressources : les dattes, le pèlerinage à La Mecque et le pétrole. La production du pétrole, assurée par la compagnie américaine A. R. A. M. C. O., s'élève actuellement à 40 millions de tonnes par an.

C'est, sans doute, le régime le plus solidement établi du Moyen-Orient. Grâce aux revenus fournis par le pétrole (à peu près 75 milliards de francs par an) et par le pèlerinage à La Mecque (environ 5 milliards de francs par an), Ibn Séoud, qui règne en despote éclairé sur 6 millions d'habitants, a pu entreprendre la modernisation de son pays.

L'Arabie séoudite vient de conclure un pacte d'assistance militaire avec les Etats-Unis. Ceux-ci auront la possibilité d'aménager une double base aérienne et navale à Dahran, sur le golfe Persique, et fourniront en compensation des armements modernes à l'armée séoudienne, qui, théoriquement forte de 60.000 hommes, comprend en réalité 10.000 hommes. Un effort a été accompli pour lui donner des cadres de valeur.

Du point de vue diplomatique, bien qu'Ibn Séoud soit très prudent, l'Arabie séoudite pratique une politique d'amitié avec tous les Etats arabes et s'est rapprochée en particulier de la Syrie et de l'Egypte.

LA SYRIE

Les événements qui viennent de se dérouler en Syrie peuvent avoir de grandes répercussions dans tout l'Orient arabe. Les trois millions et demi d'habitants (dont 500.000 Arabes chrétiens) représentent mal l'importance réelle du pays. Celle-ci est concrétisée par trois éléments : une position géographique exceptionnelle commandant les accès au littoral méditerranéen, un prestige moral et intellectuel ancien, enfin une armée qui est, avec la Légion arabe de Jordanie, la seule force militaire réelle des pays arabes.

Le colonel Chichakly a entendu réagir contre une politique qui, partie du neutralisme de Faydi el Atassi, aboutissait à une dangereuse alliance avec l'U. R. S. S., curieusement assortie d'intrigues tendant à une fusion irako-syrienne. Or la Syrie, république pleinement souveraine, a toujours repoussé jusqu'à présent un projet d'union compromettant à la fois son indépendance et son régime — l'Irak étant une monarchie encore plus ou moins sous tutelle anglaise.

Le colonel Husni Zaïm, en prenant le pouvoir en mars 1949, avait eu un double objectif : lutter contre ces mêmes intrigues et promouvoir un progrès économique et social auquel s'opposaient les grands féodaux, maîtres du parlement. Ceux-ci se vengèrent cinq mois plus tard. Husni Zaïm fut arrêté et fusillé par les partisans du colonel Hinnaoui, lequel prit le pouvoir. Poussant à la fusion irako-jordano-syrienne, il trouva un adversaire déterminé en la personne du colonel Chichakly, qui le renversa. Hinnaoui avait réussi à s'enfuir au Liban, déguisé en femme. Le 5 septembre 1950 il y fut assassiné par un fanatique.

Le colonel Chichakly a vainement tenté de rétablir dans son pays la légalité constitutionnelle. A l'inverse de ses prédécesseurs, il avait rendu au parlement toutes ses prérogatives. Il vient de tirer les conclusions de son échec, et ces conclusions sont valables pour l'ensemble de l'Orient arabe comme pour la plupart des pays musulmans. Loin d'être mûrs pour la démocratie, ils ne réaliseront leur rêve d'indépendance et de progrès qu'après une phase intermédiaire de « despotisme éclairé ». Seul un tel régime est capable de briser l'obstruction des féodaux aux réformes nécessaires et d'éliminer la corruption rongeant l'appareil administratif. Obstruction et corruption conduisant à brève échéance les pays où elles règnent à l'anarchie et au communisme.

Le colonel Husni Zaïm avait fait naître d'immenses espoirs non seulement en Syrie, mais dans tous les pays voisins. Le colonel Chichakly peut les ranimer en réalisant les réformes agraires et administratives de son grand prédécesseur. Il a la confiance du peuple et l'amitié d'Ibn Séoud, qui lui a consenti, il y a peu, un prêt de 6 millions de dollars destiné à renforcer l'armée syrienne... Réussira-t-il à échapper à la vendetta des politiciens populistes et des grands propriétaires ? C'est sur cette inconnue que repose, semble-t-il, l'avenir de la Syrie, qui peut être grand.

Les ressources, surtout agricoles, pourraient être considérablement développées jusqu'à permettre de nourrir le double de la population actuelle. La main-d'œuvre trouverait aisément les effectifs qui lui manquent dans la masse des réfugiés palestiniens. C'est ce que cherche à faire admettre l'U. N. R. W. A., organisme international chargé de résoudre l'épineux problème posé par l'exode de Palestine juive de 900.000 Arabes. Jusqu'à présent cette solution s'est heurtée à un obstacle politique : la Syrie ne voulait pas encourir le reproche de « trahir » la cause arabe en facilitant une solution propre à faire disparaître un des motifs majeurs du non-règlement de l'affaire palestinienne... C'est ainsi que l'on n'a cessé de tourner en rond dans le Proche-Orient.

On s'y est enfermé dans un cercle d'où nul ne pouvait sortir : impossibilité de s'entendre avec l'Occident, accusé de favoriser l'expansion d'Israël, impossibilité de trouver un terrain d'entente avec Israël tant que la question des réfugiés palestiniens — posée comme essentielle et « intouchable » — ne serait pas résolue par le retour de ces réfugiés en Palestine ; impossibilité pour Israël d'envisager, pour des motifs d'auto-défense faciles à comprendre, cette réinstallation ; impossibilité d'organiser sans

(*) Voir *France-Illustration* du 8 décembre 1951.

PRÈS D'UN MILLION DE PERSONNES ONT PARTICIPÉ A LA MANIFESTATION SILENCIEUSE ANTIBRITANNIQUE QUI A PARCOURU LES GRANDES ARTÈRES DU CAIRE.

LES VERROUS DE L'ORIENT ARABE SONT FRAGILES

l'aide occidentale une défense sérieuse contre une menace d'invasion soviétique ; impossibilité enfin pour des gouvernements faibles, livrés aux ambitions personnelles et aux calculs égoïstes d'une classe possédante qui se sait condamnée et demeure tragiquement impuissante, de lutter contre la décomposition de l'Etat.

Il n'est pas exclu que la Syrie, pour la première fois en Orient, ait décidé de briser le cercle. Or Damas jouit toujours d'un grand prestige dans le monde musulman. Le souvenir de la magnifique époque des Ommeyades reste vivace dans la mémoire islamique, et la Syrie a de tout temps fourni à l'arabisme une contribution intellectuelle et morale importante.

LA JORDANIE

DEPUIS la réunion à l'ex-Transjordanie d'une partie de la Palestine située en Cisjordanie, 1.200.000 habitants.

La capitale, Amman, a 150.000 habitants. A l'importante population bédouine sont venus s'accoler, du fait de la conquête et de la guerre, 750.000 Palestiniens, politiquement beaucoup plus éveillés et revendicatifs que les Bédouins. Les rapports entre « anciens » et « nouveaux » habitants sont empreints de défiance et d'aigreur. Les nouveaux sont antianglais, partisans d'une extension des pouvoirs parlementaires, et formaient une

UN GROUPE DE « PHALANGISTES », RECRUTÉS EN MAJEURE PARTIE PARMI LES « FRÈRES MUSULMANS », SUIT UN COURS D'ENTRAINEMENT POUR S'INITIER AU MANIEMENT DES ARMES MODERNES ET A LA GUÉRILLA.

LES SOLDATS BRITANNIQUES, DONT LE NOMBRE S'ÉLÈVERAIT DÉSORMAIS A PRÈS DE 80.000 DANS LA ZONE DU CANAL, SONT PARTICULIÈREMENT VIGILANTS A SUEZ, OU L'ACTIVITÉ N'A PAS SENSIBLEMENT DIMINUÉ.

opposition tellement encombrante que le roi Abdallah, soutenu par ses guerriers bédouins, dut dissoudre la Chambre.

Les ressources, exclusivement agricoles et pastorales, sont insuffisantes pour équilibrer un budget sur lequel pèsent des dépenses militaires relativement fortes. Celles-ci, d'un montant de 6 à 8 millions de livres sterling, sont prises en charge par la Grande-Bretagne, en vertu d'un traité d'amitié qui a fait suite au mandat britannique sur la Transjordanie et qui maintient, en dépit de la complète souveraineté reconnue au nouvel Etat, des liens étroits entre la Jordanie et l'Angleterre.

La crise survenue après l'assassinat, en juillet dernier, du roi Abdallah s'est finalement dénouée par l'accession au trône de l'héritier légitime, Talal. L'émir Naïef, son frère puîné, qui avait exercé la régence dans l'interrègne, est parti pour un voyage d'une durée indéterminée. Le roi Talal Ier ne paraît pas désireux de modifier immédiatement les bons rapports que son auguste père entretenait avec Londres. Les intentions inverses qu'on lui prêtait ont peut-être été changées par la confrontation avec les réalités et les responsabilités du pouvoir. Quant à la « reine noire », l'une des épouses du roi Abdallah — qui fut à l'origine d'un grave dissentiment entre le père et son successeur — elle continue de vivre à Amman. Son influence, encore sensible du temps de l'émir Naïef, semble avoir beaucoup diminué.

L'armée jordanienne, plus connue sous le nom de « Légion arabe », a été formée, on le sait, par le général Glubb pacha, d'origine anglaise, mais converti à l'Islam. Elle est forte de 20.000 à 30.000 hommes et comprend deux divisions bien armées. C'est, avec l'armée syrienne, l'élément militaire le mieux organisé et le plus solide des Etats arabes de la péninsule. Mais a-t-elle « digéré » ses remuants éléments palestiniens ?

LE LIBAN

Comme la Jordanie, 1.200.000 habitants. La population est pour moitié chrétienne, pour moitié musulmane. Cette situation particulière donne à la politique libanaise une orientation originale au sein de la Ligue arabe : elle y défend le principe de l'autonomie nationale des différents participants et s'oppose résolument à toute idée de fusion desdits Etats. Par voie de conséquence, et bien que favorable à une unité d'action avec les cosignataires de la Ligue, le Liban désirerait les voir coopérer davantage avec l'Occident.

Le niveau intellectuel y est élevé. Les Libanais sont bons agriculteurs, excellents commerçants et dialecticiens subtils. Depuis la fin du mandat français le Liban est organisé en république, dont la présidence est exercée traditionnellement par un chrétien cependant que le premier ministre est non moins régulièrement un musulman.

Les ressources agricoles sont abondantes grâce à la Bekaa, plaine très fertile qui s'étend entre le Liban et l'Anti-Liban. Le dernier accord commercial avec l'Egypte n'a pu être signé que sur la promesse d'arracher le chanvre indien. Le Liban en produisait 5 millions de tonnes par an, qu'il se gardait bien de consommer. Cette production, envoyée au Caire, alimentait le trafic des stupéfiants (hachich). Elle représentait une part appréciable du commerce extérieur libanais. Les surfaces ensemencées en chanvre indien seront, dit-on, consacrées désormais à la culture du blé et du coton.

Le tourisme et le commerce procurent d'autre part des revenus importants.

Aucun pays de la côte orientale de la Méditerranée ne justifie mieux la différenciation entre Proche et Moyen-Orient que le Liban. Son mode de vie, ses coutumes, le style de ses maisons comme l'aspect physique de ses habitants prouvent que si l'Asie commence théoriquement au Bosphore et à la péninsule arabe l'Occident se prolonge en réalité au delà de la Méditerranée.

L'armée libanaise compte 3.000 hommes. On parle de porter ses effectifs à 8.000 hommes.

L'ÉGYPTE

Vingt millions d'habitants, dont la très grande majorité, d'origine chamitique, est apparentée aux Berbères. Arabes et Turcs de l'aristocratie sont peu nombreux et groupés dans les villes. 80 % des Egyptiens sont sous-alimentés.

La vie économique égyptienne est incertaine. Les ressources agricoles, importantes grâce à la vallée du Nil, sont loin de suffire aux besoins d'une population qui s'est accrue de 5 millions d'habitants dans les vingt dernières années. Les revenus complémentaires indispensables sont fournis soit par l'emprunt, soit par des événements inattendus et bénéfiques tels que la découverte du pétrole, celle du fer, la hausse des cours mondiaux du coton, etc. Mais les réserves de pétrole sont estimées à moins de 30 millions de tonnes, ce qui est peu ; c'était la production annuelle de l'Anglo-Iranian, c'est celle de Koweit, et l'Arabie séoudite en fournit chaque année 20 millions de plus.

Le coton, en revanche, est un revenu plus durable et plus sûr, malgré les variations de cours que l'on enregistre souvent d'une année à l'autre. Depuis que le Français Jumel a introduit la culture du coton en Egypte, en 1820, d'énormes progrès ont été faits par cette plante. Elle occupe la première place au tableau des exportations (110 milliards de francs sur 135 milliards au total). La vocation cotonnière de l'Egypte est évidente. Les rendements les plus élevés du monde sont atteints dans ce pays, qui en outre produit les deux tiers des cotons mondiaux à longues fibres.

Une plaie sociale résultait de la grosse consommation de hachich dans toutes les classes de la société et spécialement dans les couches populaires. A la suite d'un accord avec le Liban, gros producteur de chanvre indien, qui s'est engagé à interdire cette culture, on espère enrayer les ravages que ce stupéfiant causait à la santé publique et à l'économie générale.

Dans le domaine culturel de gros progrès ont été réalisés grâce à Taha Hussein pacha, qui a fait voter en 1950 l'instruction gratuite et obligatoire.

La politique égyptienne n'a cessé de tendre, depuis l'instauration du protectorat de fait anglais, en 1882, à recouvrer son entière souveraineté.

En 1914 la vassalité, purement nominale d'ailleurs, de l'Egypte à l'égard de la Turquie est brisée. L'Angleterre en profite pour proclamer officiellement son protectorat. Devant les troubles qui éclatent en 1919, à l'occasion de la déportation à Malte de Zaghloul pacha, Londres renonce à ce protectorat. Mais quatre réserves importantes sont introduites dans le nouveau traité d'accord avec l'Egypte. Celle-ci doit laisser à l'Angleterre le soin d'assurer la sécurité des communications par le canal de Suez et reconnaître les droits des étrangers, des minorités ainsi que le condominium anglo-égyptien sur le Soudan. La suppression du régime des capitulations amènera la conclusion du traité de 1936, dans lequel subsistent les privilèges britanniques sur le canal et le Soudan. En 1942 Nahas pacha avait obtenu la promesse du départ des troupes anglaises après la fin de la guerre. En 1946 M. Attlee confirma cet engagement. Nul doute que celui-ci n'eût été tenu si la tension internationale ne s'était rapidement développée au cours des trois dernières années. Le geste de Nahas pacha dans la période critique actuelle s'explique par deux motifs principaux : 1° mener à son terme, à la faveur du déclin de l'influence britannique dans les pays musulmans, une politique d'émancipation totale à laquelle il a lié son nom pour la première fois en 1928 ; 2° trouver un abcès de fixation pour le peuple, dont les aspirations sociales ont jusqu'à présent été comprimées à l'excès. En avril dernier des émeutes éclatèrent. Assez difficilement réprimées, elles prouvèrent que la stabilité du régime elle-même était en cause. En prenant violemment à partie l'Angleterre et en se rapprochant de Moscou, Nahas pacha espère se concilier les bonnes grâces de l'U. R. S. S., obtenir d'elle un affaiblissement de sa propagande révolutionnaire et gagner ainsi le temps nécessaire à la mise en œuvre des réformes économiques et sociales aptes à consolider le régime. Une autre issue était envisagée du côté américain. Les Etats-Unis avaient effectivement proposé au gouvernement égyptien d'acheter en bloc sa production exportable. Le Caire a estimé qu'un tel soutien se fût traduit à nouveau par une excessive dépendance à l'égard d'un seul étranger.

L'armée égyptienne est forte de 120.000 hommes assez médiocrement équipés. Le service militaire est obligatoire, mais en fait n'est pas rigoureusement appliqué, par suite de l'absence de recensement précis. La possibilité de rachat subsiste. Le recrutement s'opère d'une façon pittoresque, « par persuasion », dans les villages. Les « volontaires » sont emmenés à la caserne, enchaînés. Les châtiments corporels, les verges notamment, sont encore en vigueur sinon en honneur. Cependant, et malgré leur échec devant les Israéliens, les Egyptiens ne sont pas mauvais soldats. A la suite de la conclusion désastreuse du conflit israélo-arabe, l'armée égyptienne a été réorganisée. Son instruction fait l'objet de soins particuliers et ses cadres sont actuellement mieux choisis et plus compétents. Mais la pénurie d'armement moderne est un lourd handicap.

ISRAËL

Cet Etat nouveau-né, sur le berceau duquel se sont penchés des adversaires aussi déterminés que le sont les Soviétiques et les Américains, a progressé avec une rapidité inouïe. La population juive, qui en 1917 n'excédait pas 600.000 âmes, est passée, par suite d'une politique systématique d'immigration, à 1.500.000 en 1951.

Israël vit de paradoxes et de miracles économiques et politiques. Sa défaite devant les Etats arabes ligués contre lui ne paraissait pas douteuse. En fait il a triomphé rapidement, et l'armistice a été conclu sur une ligne frontière en bien des cas plus favorable que celle prévue par le plan de partage qui motiva la déclaration de guerre arabe.

Durant la première guerre mondiale l'Angleterre eut un besoin urgent de crédits. Elle fit appel à l'Amérique et contacta la finance israélite, très puissante. Son représentant, M. Weizmann, fit comprendre à lord Balfour qu'en signant une déclaration qui admettait la fondation en Palestine d'un foyer israélite l'accord était certain. Il fut en effet obtenu. La déclaration l'était aussi... Petite cause, grands effets.

Le premier ministre israélien, M. Ben Gurion, est un homme d'Etat ferme et habile qui ne laisse à nul autre le soin de diriger la nef israélienne à travers les récifs aigus d'une mer agitée. Ces récifs métaphoriques sont de deux natures : financiers et politiques.

Le blocus arabe et l'immigration constante d'éléments nouveaux, dont l'esprit de sacrifice n'est pas aussi grand que celui des premiers pionniers, soulèvent de gros problèmes. L'aide des communautés de la *diaspora* est indispensable. Bien qu'elle soit très forte, elle ne suffit pas. Il a donc fallu contracter des emprunts en Amérique et en Angleterre. Ils permettent de constituer un équipement qui fait déjà d'Israël un Etat d'avant-garde dans beaucoup de domaines : en matière de construction, de défrichement et d'exploitation agricole comme en matière économique et sociale.

Au point de vue politique Israël se trouve nécessairement rejeté, par l'hostilité des puissances arabes, du côté occidental ; les engagements financiers qu'il a dû prendre, avec l'Amérique en particulier, ont accentué cette orientation, qui s'est récemment traduite par l'octroi de bases navales et aériennes à l'Angleterre et aux Etats-Unis.

L'armée israélienne est incontestablement la plus forte de la péninsule arabe et même de tout le Moyen-Orient. L'accord de Rhodes limite ses effectifs à 100.000 hommes. Le service militaire obligatoire aussi bien pour les hommes que pour les femmes, une instruction activement poussée par des cadres alliant la compétence et l'intelligence — chose rare — un bon matériel, un patriotisme tout neuf et d'autant plus ardent font des trois divisions motorisées israéliennes et des brigades d'accompagnement un instrument tactique de premier ordre.

(A suivre.)

Les chars sont devenus familiers aux habitants de Téhéran, qui les voient défiler chaque fois qu'une manifestation est prévue. C'est une occasion qui se produit de plus en plus souvent.

Voici deux aspects opposés de l'Islam : d'une part, la grande mosquée de Bagdad, dont l'entrée reste strictement interdite aux infidèles, et, d'autre part, une rue du centre de Beyrouth.

COMME DANS UNE VRAIE GARE, IL FAUT, AU GUICHET DE L'ENTRÉE, ACHETER UN BILLET.

LE DIRECTEUR S'ENTRETIENT AVEC UN CONTROLEUR, DONT LA TENUE EST TRÈS « S. N. C. F. »

UN SUPPLÉMENT DE PRIX PERMET DE FRANCHIR CE PORTILLON POUR DIRIGER UN TRAIN.

A MONTMARTRE, ENTRE BLANCHE ET PIGALLE, EST NÉ CE PAYSAGE SAVOYARD DONT DES TRAINS,

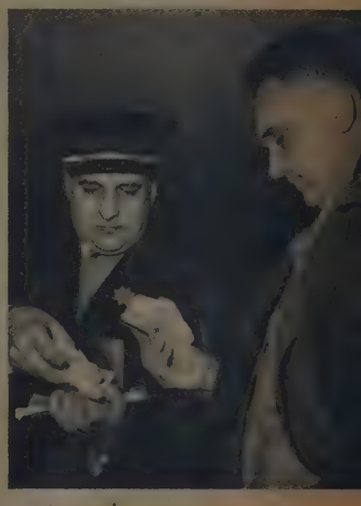
VOULEZ-VOUS ÊTRE CHEF

ATTENTION, PAPA ! LA VOIE N'EST PAS LIBRE !

FAISONS UN RÊVE... EN SUIVANT LE TRAIN BLEU.

DIRIGÉS PAR LES SPECTATEURS, SILLONNENT LES VALLÉES ET LES COLS.

PRÈS DU DÉPOT D'ANNECY, UNE LOCOMOTIVE VIENT DE DÉRAILLER. MAIS ICI IL SUFFIT POUR QU'ELLE RÉPARTE DE LA REPOSER SUR LA VOIE.



A GAUCHE : L'ATELIER D'ENTRETIEN DANS LES COULISSES. A DROITE : AU BOUT D'UNE DEMI-HEURE, LE BILLET EST PÉRIMÉ. ON VA LE RENOUVELER.

ARE A MONTMARTRE ?

CONNAISSEZ-VOUS le R. M. A. ? Ces trois lettres sont l'abréviation de Réseau miniature amateur. Le R. M. A. est le plus grand des petits chemins de fer du monde. Il vient d'être mis en exploitation à Montmartre, entre la place Pigalle et la place Blanche, et ses douze trains sillonnent de 14 heures à 23 heures les quelque 100 mètres carrés du paysage établi sur la piste d'un ancien dancing. Le matériel roulant et les installations fixes, réalisés à l'échelle internationale du 86e, dite H. O., reproduisent les prototypes de la S. N. C. F. Tel qu'il se présente, dans son décor savoyard très réaliste, ce réseau constitue déjà un spectacle attachant. Mais c'est aussi un jeu dont il convient de respecter les règles.

Le public est en effet admis aux tableaux de commande des trains. Devant de multiples boutons et voyants, on prend la responsabilité d'un train et il faut en respecter la marche. Le débutant emballe sa machine, puis, conscient de sa faute, la ralentit exagérément. L'horaire n'est plus respecté et il faut se mettre d'accord avec un autre joueur, celui dont l'autorail doit assurer la correspondance avec votre propre train. Tout cela complique le jeu, mais d'une manière passionnante à en juger par les regards qui suivent avec sérieux l'évolution des rames.

Photographies *France-Illustration* (J. Falaize et R. Boulet).

POUR L'INAUGURATION, M. PORCHEZ, DIRECTEUR GÉNÉRAL ADJOINT DE LA S. N. C. F. (AVEC LUNETTES), DONNA LE DÉPART DES PREMIERS TRAINS.

VITRINES RÉVÈLENT UN MONDE DE FÉERIE OÙ LES PERSONNAGES DU PAYS DES JEUX ET DES JOUETS POUPÉES DES APOTHÉOSES DE LUMIÈRE LEUR ROYAUTÉ D'UN MOIS DONT NOËL MARQUERA L'APOGÉE ET 1952, LE DÉCLIN

ICI SE DÉROULENT, INSPIRÉES DU ROMAN DE LEWIS CAROLL ET DU FILM DE WALT DISNEY, LES AVENTURES D' « ALICE AU PAYS DES MERVEILLES »

LES OURS DE PELUCHE ACCUEILLENT A BRAS OUVERTS LEURS AMIS LES ENFANTS — AMIS PARFOIS INGRATS, ARRACHEURS DE PATTES ET D'OREILLES.

VITRINES DE NOËL, PAYS DES MERVEILLES

APRÈS avoir, pendant onze mois et demi, accumulé fêtes et spectacles, l'année du bimillénaire, sur le point de s'achever, jette un dernier [illegible]. Tout au long de nos grandes artères, des étalages artistement disposés avaient fait un musée de la moindre boutique. Pour son déclin, ce sont [illegible] de Noël.

Dans la nuit tôt venue les façades des grands magasins s'illuminent [illegible].

Et c'est l'interminable défilé des enfants. Partout des mannequins animés offrent à ces petits le spectacle d'une vie qui, pour leurs imaginations, n'est point factice. Ici des poupées apprennent à dire « Maman », sous la férule bienveillante du Père Noël ; là Alice refait mille fois par jour son voyage au pays des merveilles. Bouche bée, le nez collé aux vitres, le garçon rêve de bataille devant les soldats de plomb et de voyages devant les trains. La petite fille berce en imaginati[illegible] dizaines de poupées qui lui sourient.

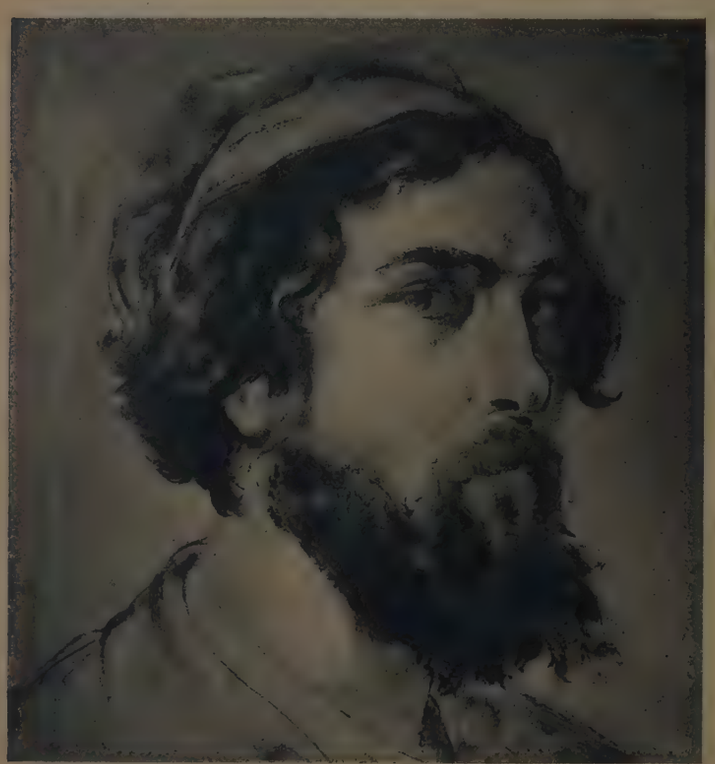
Chacun additionne des heures de sagesse et soustrait des minutes de désobéissance pour passer une commande en règle au Père Noël, en espérant que le bon vieillard pourra répondre à ses vœux et garnir les souliers devant la cheminée.

DEUX ŒUVRES DE CONRAD MEILI. CI-DESSUS : « PÊCHEUR. » CI-CONTRE : « LE DANSEUR CORÉEN TAKUGEN CHO. »

CONRAD MEILI, PEINTRE DE L'EXTRÊME-ORIENT

Au Salon de l'Art libre, auquel le musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris a donné asile, le peintre Conrad Meili expose quelques-unes des œuvres que l'Extrême-Orient lui a inspirées et dont nos reproductions disent les mérites. D'origine suisse, il exposait à Genève il y a quelques mois. Conrad Meili a épousé M^me^ Kikou Yamata, l'écrivain connu. Il a rapporté de ses séjours à Ceylan, à Singapour, au Japon des toiles où il a fixé les paysages et les types humains. En particulier les pêcheurs du littoral nippon ont retenu son attention. Il s'est attaché à rendre le caractère si accusé de leurs visages et de leurs attitudes. Il a aussi trouvé un modèle excellent dans un danseur coréen de grande réputation, Cho, dont l'art personnel et évocateur a conquis le public américain lorsqu'il se produisit à New-York. Conrad Meili, qui a souvent exposé au Salon des Indépendants, compte à Paris de nombreux amis.

Il a d'ailleurs reçu la Légion d'honneur pour services rendus à notre pays. Lorsqu'il était à Tokio il y fonda une société de jeunes peintres et employa pour le plus grand bénéfice de notre art l'autorité qu'il tient de son expérience et de son talent.



DANIEL VIERGE, MAITRE GRAVEUR DU REPORTAGE

PAR BERNARD CHAMPIGNEULLE

Pour beaucoup de ceux qui appartiennent aux jeunes générations le centenaire de la naissance de Daniel Vierge, célébré avec discrétion au musée des Arts décoratifs, est une révélation.

Né à Madrid en 1851, Daniel Urrabieta-Vierge arriva à Paris dès l'âge de dix-huit ans. Il y demeura pendant le siège de 1870. Les dessins qu'il fit alors des scènes parisiennes étaient si riches de vérité et de mouvement qu'il fut embauché par *le Monde illustré* comme graveur d'actualités. On était alors à l'aube de la photographie et les procédés de reproduction photomécaniques n'étaient pas inventés. Les journaux illustrés confiaient leurs pages d'actualités à des reporters qui devaient être des dessinateurs aptes à saisir sur le vif les scènes fugitives et à en donner une transcription aussi saisissante que possible par le truchement de la gravure sur bois. Cela impliquait un ensemble de qualités d'observation et de métier assez rares dont Vierge sut témoigner avec bonheur.

Daniel Vierge avait vingt-neuf ans lorsqu'une hémiplégie lui retira l'usage de la main droite. Avec une volonté tenace il apprit à travailler de la main gauche. Il était alors en pleine maturité de son talent, et cet accident ne sembla point avoir ralenti ni contrarié sa production. Il aurait voulu être peintre ; le journalisme l'a dévoré. Ses peintures, peu nombreuses, ne font pas regretter qu'il se soit sacrifié au noir et blanc. En dehors des scènes d'actualité qu'il donnait non seulement au *Monde illustré*, mais à *L'Illustration*, à *la Vie moderne*, au *Tour du Monde* et à de nombreuses publications étrangères, Vierge fut un grand illustrateur de livres.

On pourrait lui reprocher cette prodigalité inouïe, mais il semble que ce rythme intense de production ait agi comme un ferment sur sa virtuosité et sur l'extraordinaire aisance de son talent.

CI-CONTRE : DANIEL VIERGE. « PORTRAIT DE L'ARTISTE. »

UNE FIDÉLITÉ ET UN EXEMPLE

PAR DANIEL-ROPS

Au cœur des Alpes, encadrée par les masses énormes du mont Blanc, du Cervin, du mont Rose et du Grand-Paradis, il est une haute vallée, pleine de charme et de poésie, qu'un Français ne visite pas sans émotion. C'est le Val d'Aoste, où un petit peuple autochtone parle encore notre langue, une sorte de Savoie, ayant avec celle de ce côté-ci un air évident de famille, où les villages se nomment La Thuille, Etroubles, Pré-Saint-Didier, Saint-Vincent, et où vous rencontrez des Berthet, des Farinet, des Pago, des Charrère, des Duc, des Ferré, des Durand, comme vous pourrez en croiser à Albertville ou à Annecy. Le pays n'est pas bien grand, quelque 3.300 kilomètres carrés, et modérément peuplé : 100.000 habitants. Aoste, sa capitale, qui garde encore le plan carré, les solides murailles et la porte monumentale de l'ancien camp prétorien d'Auguste, est une cité noble, un peu austère, qui n'est pas sans faire penser à Chambéry, sa voisine. Mais le ciel, la lumière, je ne sais quoi de vif et de gai partout sensible, tout cela est déjà l'Italie. Et c'est là que se poursuit en ce moment une expérience que quiconque s'intéresse aux formules sur lesquelles pourrait se bâtir une Europe ne peut que suivre avec attention.

L'histoire du Val d'Aoste est singulière et pleine d'enseignement. Bien à l'abri de ses hauts monts, qui l'embrassent presque totalement, plus séparée de la plaine lombarde et piémontaise que rattachée à elle par le défilé de Bard — celui-là même où Napoléon rencontra sa première difficulté sérieuse durant la seconde campagne d'Italie — la vallée, depuis ses origines, a maintenu contre les vents et les marées des siècles une étonnante originalité. Il faut suivre pas à pas les étapes de cette histoire pour comprendre le vrai sens de cette obstination héroïque — par exemple, dans les beaux travaux où Henri Ménabréa, excellent historien de la Savoie, les a marquées. Des peuples successifs ont essayé d'implanter leur domination sur la terre « valdotaine » : Romains, Burgondes, Francs, empereurs du Saint-Empire ou rois d'Arles ; nul n'a pu vraiment entamer ce bloc ethnique, cette antique fidélité. Les princes savoyards, qui dès le XI^e^ siècle avaient eu des intérêts en Val d'Aoste, eurent la profonde sagesse de reconnaître la situation particulière de ce petit domaine de leurs Etats, et dès 1191 des franchises spéciales lui étaient accordées par eux. Plus tard les « trois Etats » du Val d'Aoste se virent reconnaître le droit d'administrer leur petite patrie, sous le contrôle bienveillant d'un gouverneur ou bailli savoyard.

Désormais, jusqu'aux temps modernes, le Val d'Aoste devait conserver un régime de liberté régionale dans le cadre du duché de Savoie : il eut son hôtel des Monnaies, son arsenal, sa poudrerie, son armée, ses « grands jours de justice », c'est-à-dire sa cour d'assises, sa chancellerie, et même le droit de fixer ses impôts sous le nom caractéristique de « donatif ». Aucun suzerain autant que le Savoyard ne se montrait aussi compréhensif et aussi généreux.

Aussi les relations entre Chambéry et Aoste étaient-elles excellentes. Par delà le Petit-Saint-Bernard — où le Valdotain saint Bernard (qu'on devait appeler plus tard de Menthon) avait bâti un de ses célèbres hospices — des amitiés solides, savoyardes, valdotaines, se nouaient : les académies savoyardes, celle de Chambéry, les deux d'Annecy, échangeaient leurs plus illustres membres avec l'académie Saint-Anselme. Le sculpteur savoyard Pierre Mochet, quittant Genève où il vivait, allait sculpter dans la collégiale Saint-Ours d'Aoste des stalles de chœur aussi belles que celles qu'il avait faites à la cathédrale de Saint-Jean-de-Maurienne. Et c'était à Chambéry qu'on imprimait en 1588 le *Recueil des lois, statuts et ordonnances du Val d'Aoste.*

Ce que les temps anciens avaient si sagement établi, l'époque moderne, ici comme partout, fut loin de le respecter. La monarchie agit, en Italie comme ailleurs, dans le sens d'un effort pour centraliser, uniformiser. Encore la maison de Savoie ne se montra-t-elle pas trop acharnée dans ce sens : le statut de 1848 — précédant les journées de février et la première guerre du Risorgimento — garantit aux Valdotains l'usage de leur langue traditionnelle, le français. Mais on sait assez que dans tous les grands Etats du monde l'administration centrale a une tendance invétérée à détester tout ce qui est régionaliste, particulariste, tout se qui ne se ramène pas à l'uniformité bureaucratique. Quand le régime fasciste mit au service de cette tendance les méthodes rigoureuses des dictatures modernes, le Val d'Aoste connut des heures douloureuses. Brimades sur brimades tombèrent sur ses habitants; le prieur de Saint-Ours fut menacé de prison pour avoir affiché un horaire de messes en français, la supérieure des Sœurs de Saint-Joseph fut inquiétée parce que son papier à lettres portait en en-tête le mot « orphelinat ». Les vieux noms français durent disparaître : Pré-Saint-Didier devint San-Desiderio ; La Thuille fut baptisée Porta-Littoria ; Villeneuve, Villanova-Baltea ; Champorcher, Campolaris. On en était à vouloir italianiser les noms de famille quand la guerre éclata.

Ce fut, il faut le dire très haut, l'honneur et la sagesse du gouvernement de la République italienne que d'avoir compris — le premier dans l'Europe d'après guerre donnant vraiment un exemple — que le système centralisateur n'était pas forcément applicable partout et qu'il convenait de laisser vivre les entités régionales et provinciales qui font preuve d'une grande vitalité. On ne sait pas assez en France que cette expérience « fédéraliste » a été tentée par l'Italie en quatre points de son territoire national : la Sicile, la Sardaigne, le Haut-Adige et le Val d'Aoste. Dans ce dernier pays, en tout cas, il est évident que cette expérience porta ses fruits. L'autonomie, accordée officiellement, et même chaleureusement, sous l'influence d'hommes éminents, comme Don Sturzo et M. de Gasperi, a mis fin aux rêves de séparatisme ou de rattachement à la France ou à la Suisse que certains avaient caressés dans le désordre de la libération et dans l'indignation soulevée par les violences fascistes de la dernière heure, et surtout par la pendaison du jeune notaire Chanoux, type parfait du Valdotain réfléchi et prudent. La France a très sagement renoncé à mener une politique dans ce sens, et les Valdotains professent un loyalisme absolu envers le gouvernement de Rome et la communauté italienne ; précisément parce qu'on leur a permis d'aimer leur petite *patrie,* ils se sentent plus forts pour adhérer à la *nation* dont ils font partie et pour servir l'*Etat* qui les régit.

Actuellement le Val d'Aoste a à sa tête un conseil élu de trente-six membres, sorte de petit parlement ; il délègue ses pouvoirs à une junte de six ou sept « assesseurs » qui jouent le rôle de ministres pour la région. Le président de la junte — actuellement le président Caveri — est reconnu par le gouvernement italien dans tous les pouvoirs de préfet. Une part importante du budget de la vallée est administrée directement par elle ; les revenus du casino de Saint-Vincent, une partie des taxes perçues sur les installations hydrauliques l'alimentent. Les ponts et chaussées, à l'exception de la grand-route internationale, relèvent aussi des services locaux, qui d'ailleurs ont montré leur efficacité en refaisant en pierre bon nombre de ponts de bois. Et même les Valdotains peuvent, s'ils le veulent, voter des lois, à condition qu'elles n'entrent pas en opposition avec celles de l'Etat italien.

Aussi bien le Val d'Aoste travaille-t-il opiniâtrément à maintenir vivantes ses fidélités ancestrales. Sans aucune intention de séparatisme, il faut le répéter, et avec beaucoup de sagesse, il s'acharne à garder sa langue, sa culture, ses modes de penser. Pour un Valdotain pur sang parler français ce n'est en rien trahir la cause italienne ; c'est simplement demeurer ce qu'il est. Aoste a ses journaux, ses revues : *le Pays d'Aoste, le Flambeau, la Vallée d'Aoste, l'Union Valdotaine,* une des plus intéressantes par ses idées fédéralistes — et autres. Son académie Saint-Anselme rassemble l'élite de sa vie intellectuelle. On publie dans la vieille cité un nombre incroyable de livres de toutes sortes : recueils folkloriques, études scientifiques, toute la série de ces remarquables publications touristiques auxquelles préside l'assesseur au tourisme, M. Deffeyes, et des manuels de classe fort bien présentés. Une école des chartes a même été créée, qui forme aux disciplines de l'histoire une équipe de jeunes. Deux centres vivants, la collégiale Saint-Ours et le couvent des Sœurs de Saint-Joseph, animent les esprits et les âmes. Parlez à un Valdotain, il vous entretiendra avec fierté de la science du vénéré M^gr^ Stévenin, de la bonté de l'évêque d'Aoste, M^gr^ Blanchet, de l'inlassable activité du chanoine Bréan, du dévouement des deux parlementaires qui représentent le pays à Rome, le sénateur Page et le député Farinet, des travaux archéologiques que l'assesseur Berthet a faits sur les chapiteaux romans de la collégiale, de la belle personnalité de M^gr^ Adam, prévôt du Grand-Saint-Bernard, et de maintes autres choses. On a le sentiment d'une communauté vivante, d'une petite patrie où les hommes sont rattachés les uns aux autres par les liens les plus forts.

Ce n'est évidemment pas que les soucis manquent aux Valdotains. D'abord ils ont plus ou moins à lutter contre les bureaucrates lointains de Rome, qui, intentionnellement ou non, en tout cas contre la volonté des chefs du gouvernement italien, voudraient réduire leurs libertés : ce serait si simple d'appliquer les règlements de la même façon à Aoste et en Sicile ! Il y a aussi plus grave : le problème de la jeunesse, car une génération, formée dans les écoles fascistes, s'est trouvée plus ou moins coupée de ses traditions. Il faut reprendre en main les jeunes, les rendre à leurs anciennes fidélités. On s'inquiète aussi de l'afflux énorme d'argent — plus ou moins démoralisateur — que détermine l'installation de la grande industrie hydro-électrique, et de celui de main-d'œuvre non autochtone qu'elle provoque aussi. Ce sont là des problèmes dont on ne saurait sous-estimer l'importance, mais que la sagesse, la fermeté des Valdotains peuvent résoudre.

Et pour ceux qui — comme le signataire de ces lignes — pensent que l'étatisme centralisateur constitue une des maladies mortelles du monde moderne, qui croient qu'un régime fédéraliste, dont les institutions seraient à hauteur d'homme, pallierait les pires difficultés des rapports internationaux, qui souhaitent que chacun puisse demeurer fidèle à sa patrie charnelle dans le cadre même d'un super-Etat dominant les frontières, quelle leçon il y a à recevoir et à méditer dans l'exemple, modeste si l'on veut mais émouvant, du petit pays d'Aoste !

LA CORTISONE

par L. DE GENNES,

professeur de pathologie générale à la Faculté de médecine,

médecin de l'hôpital Broussais.

La découverte de la cortisone marque une date dans l'histoire des maladies. Le 13 avril 1949 Hench, Kendall, Slocomb et Polley rapportaient l'observation d'une femme de vingt-neuf ans atteinte depuis quatre ans et clouée au lit par une forme très sévère de rhumatisme chronique ankylosant, maladie dont on sait qu'elle ne guérit point, mais qu'elle évolue au contraire par poussées régulièrement aggravantes jusqu'à l'infirmité définitive et jusqu'à la mort. Or, après avoir injecté pendant quelques jours 100 milligrammes par jour de *cortisone* (une des quelque trente hormones que l'on a pu isoler de la partie corticale des glandes surrénales), Hench et Kendall avaient assisté à une guérison quasi miraculeuse de cette maladie. Dès le deuxième jour du traitement les douleurs avaient entièrement cédé. Le quatrième jour la malade se levait et marchait. Au cinquième jour les raideurs articulaires disparaissaient, permettant à la malade sa première sortie. Au sixième jour presque tous les signes de la maladie avaient disparu, mais ils reparaissaient au bout de quarante-huit heures dès qu'on cessait ou qu'on diminuait les doses de cortisone, pour céder aussitôt si l'on reprenait les injections quotidiennes de cette hormone.

Hench et Kendall avaient pris toutes les précautions pour éviter qu'une action d'origine psychique pût être invoquée à l'origine de ces succès. A un moment quelconque du traitement, et à l'insu du malade comme du médecin traitant, une solution inactive d'aspect exactement semblable à celui de la cortisone lui était substituée, et l'on voyait alors immédiatement reparaître les douleurs et les arthrites, qui disparaissaient dès qu'on injectait de nouveau à doses suffisantes la cortisone véritable. En même temps que la guérison des arthrites on observait une reprise rapide du poids, de l'appétit et des forces, et la malade accusait une extraordinaire sensation d'euphorie, tandis que l'on voyait disparaître la fièvre et tous les signes biologiques de la maladie (accélération de la sédimentation, etc.). Mais dès qu'on cessait la cortisone, même après un long temps de traitement, une rechute survenait presque aussitôt, suivie d'une nouvelle guérison après reprise de l'hormone. La découverte de Hench et Kendall apportait donc au traitement du rhumatisme chronique une éclatante contribution. La cortisone agissait sur cette maladie comme l'insuline sur le diabète en assurant une guérison immédiate et spectaculaire, mais aussi temporaire.

Au Congrès des maladies rhumatismales de New-York (mai-juin 1949), Hench et ses collaborateurs confirmèrent les résultats obtenus, tandis que Thorn, Freyberg, Holbrook K. Loeb, Perera rapportaient des faits analogues, rapidement confirmés de tous côtés.

On connaît bien aujourd'hui la nature de cette hormone miraculeuse. Depuis quinze ans environ, Kendall et d'autres chimistes s'étaient efforcés d'isoler un par un, puis de définir chimiquement les produits de sécrétion de la glande surrénale qui font partie de ces corps subtils appelés par Bayliss du nom ailé d'*hormones* et qui vont à distance, en empruntant la voie de la circulation sanguine, agir sur les diverses fonctions du corps humain. Mais ces hormones isolées de la glande surrénale ne pouvaient l'être qu'à des doses infinitésimales. Il fallait donc, pour qu'elles pussent être employées en quantités suffisantes, les reconstituer par synthèse à partir de corps simples et facilement accessibles.

L'histoire de la découverte de la cortisone mérite d'être racontée. Isolée du cortex surrénal en 1938 par Kendall, sous le nom de « compound E », puis par Reichstein, sous le nom de « composé Fa », la 17 hydroxy-11 déshydrocorticosterone, ou *cortisone*, n'a été synthétisée que sept ans plus tard. Cette synthèse se révélait particulièrement difficile. Mais sa recherche fut très fortement activée aux Etats-Unis dès 1940 par le bruit (d'ailleurs faux) que les Allemands avaient reconstitué cette hormone et qu'elle donnait à leurs aviateurs une endurance et une force extraordinaires leur permettant de supporter les dangereuses fatigues des vols en piqué. Le zèle des chimistes américains s'en accrut et la cortisone naquit. C'est le hasard de l'expérience qui en fit, dans les mains de Hench, la base du traitement du rhumatisme.

Il a fallu plusieurs années pour trouver dans un sel biliaire, l'*acide désoxycholique*, un matériel d'extraction plus facile et plus abondant. On peut aussi partir des grainés du *sarmentus sarmentosus*, sorte de vigne tropicale qui pousse en Afrique, aux Indes et aux Philippines. Malgré une baisse récente, la cortisone reste encore d'un prix très élevé, mais elle sera bientôt fabriquée en France à des conditions plus accessibles.

Traiter un rhumatisme chronique est loin d'être simple. Il est facile d'obtenir un résultat spectaculaire. L'injection de cortisone en quelques jours supprime les douleurs, les raideurs, la fièvre. Le grabataire cloué au lit depuis des années se lève et marche sans difficulté. L'état général s'améliore, l'euphorie revient. Mais s'il est facile de faire des miracles, il est plus difficile de les faire durer. Pour que le miracle persiste il faut continuer de donner chaque jour des quantités importantes de cortisone (100 milligrammes en moyenne), ce qui est fort coûteux et comporte par ailleurs de très graves inconvénients pour la santé générale si le traitement doit être longtemps prolongé.

Aussi bien, ce traitement se révèle-t-il souvent pour le malade comme une déception, puisque, après quelques jours d'un merveilleux bien-être, il rend plus pénible encore l'amertume des lendemains.

Sans doute a-t-on cherché, pour pallier la difficulté où nous sommes de nous procurer de la cortisone, à faire sécréter en quantités accrues cette hormone par les glandes surrénales du malade lui-même. On sait en effet que la plupart des glandes endocrines ne fonctionnent que sous l'impulsion d'autres hormones, dites « stimulines », qui naissent pour la plupart d'entre elles du lobe antérieur de l'hypophyse, cellule de commande de tout le système endocrinien.

La corticostimuline ou A. C. T. H. va exciter la partie du cortex surrénal qui sécrète et excrète la cortisone, en sorte que l'injection de quantités suffisantes de stimuline équivaut à peu de chose près à une injection de cortisone. Malheureusement elle est d'un prix de revient aussi élevé que la cortisone.

Néanmoins, dans la plupart de nos hôpitaux, la cortisone et l'A. C. T. H. nous sont actuellement livrées en quantités suffisantes pour traiter les cas les plus urgents.

Ces substances, employées d'une manière prolongée, peuvent exposer à de graves dangers. On observe dans la plupart des cas, au bout d'un certain temps, de petites obésités surtout faciales et tronculaires, une stimulation de la pilosité à type masculin, de petits diabètes, des œdèmes. D'autre part, on voit souvent un certain degré d'hypertension artérielle, des troubles nerveux et presque toujours un état d'euphorie qui peut en quelques cas, surtout chez les prédisposés, passer le but et créer de véritables psychoses à type d'excitation maniaque, rarement durables, mais parfois graves.

La cortisone s'oppose aussi aux réactions de défense des tissus contre l'infection et aux processus normaux de cicatrisation, en sorte qu'elle peut créer des abcès, favoriser les infections microbiennes, activer la tuberculose.

Elle peut en outre, par son effet euphorique et par celui qui lui permet de faire disparaître la douleur et la fièvre, masquer un état infectieux, dont les plus apparents symptômes sont effacés, mais qui n'en continuent pas moins d'évoluer avec leur gravité propre.

Si l'A. C. T. H. par sa fonction de stimulation tend à hypertrophier la surrénale, la cortisone en fortes quantités atrophie au contraire cette glande.

Ce n'est donc pas une médication inoffensive. Elle ne doit être employée que sur des indications urgentes, et avec un extrême discernement.

Mais les résultats de cette magnifique découverte devaient rapidement dépasser le cadre du rhumatisme chronique et atteindre toute une série de maladies d'apparences très différentes, telles que le rhumatisme articulaire aigu, la goutte, le psoriasis, certains rhumatismes infectieux, la sclérodermie généralisée, l'asthme, le rhume des foins, l'urticaire ; certaines affections oculaires telles que les blépharites, les iridocyclites, etc.

Le *rhumatisme articulaire aigu* dans ses formes graves représente certainement le triomphe de la méthode. Ici il n'est pas besoin de prolonger longtemps le traitement par la cortisone ou l'A. C. T. H. Dès les premiers jours de traitement la fièvre tombe, les arthrites s'effacent, et d'un seul coup tous les signes de la maladie articulaire et de ses complications viscérales, mais surtout les complications cardiaques qui dominent tout le pronostic, particulièrement chez l'enfant, sont évitées.

Dans la *goutte*, ni la cortisone ni l'A. C. T. H. n'ont de valeur préventive contre la crise. Mais lorsque celle-ci éclate elle est le plus souvent jugulée en un ou deux jours, et parfois en quelques heures, par la corticostimuline.

Dans l'*état de mal asthmatique*, c'est-à-dire dans cette forme redoutable faite de crises subintrantes qui aboutissent en quelques jours ou en quelques heures à la mort, l'A. C. T. H. réalise dans le plus grand nombre de cas un véritable miracle, fait cesser l'état de mal, mais ne guérit pas pour autant de façon définitive la maladie de fond.

Il en est de même dans tous les états allergiques (urticaire, rhume des foins, œdème de Quincke), qui sont pour la plupart d'entre eux jugulés par cette hormone, mais reprennent après cessation du traitement.

La cortisone a été encore employée pour prévenir ou guérir les accidents du choc traumatique, les insuffisances de la glande surrénale, certaines maladies des yeux, certaines maladies du sang ou des ganglions.

Ce ne sont là que des exemples. Beaucoup d'autres maladies se sont révélées, au cours de cette phase d'expérimentation (qui est loin d'être terminée), sensibles à ces substances.

Aussi bien *le mérite de cette découverte de la cortisone n'est-il peut-être pas d'avoir apporté à quelques maladies un traitement nouveau et puissamment efficace, mais surtout d'avoir montré la commune origine de ces maladies.* Il est en effet bien singulier de voir pour la première fois réunies sous le même signe thérapeutique des affections si dissemblables, et les médecins de ces dernières décades eussent été bien surpris si on leur avait affirmé que le rhumatisme chronique, le rhumatisme articulaire aigu, la sclérodermie, la goutte, les affections inflammatoires de l'œil procédaient d'une même lésion du tissu conjonctif : la *maladie du collagène*.

Ce tissu de soutien qui imprègne tout l'organisme a une vie qui lui est propre. On peut affirmer aujourd'hui que cette vie du tissu collagène est régie par le jeu des hormones, et singulièrement de la cortisone. Il est probable que ses lésions qui créent la maladie rhumatismale ou les autres affections que guérit la cortisone se font sous l'effet d'une agression qui peut être due au froid, au choc traumatique, à l'excès de chaleur, à une invasion microbienne ou à bien d'autres causes réalisant un choc.

Cet assaut déclenche normalement, par l'intermédiaire de l'hypophyse, la *réaction d'alarme* à laquelle l'hypophyse répond par une sécrétion accrue d'A. C. T. H. et la surrénale par une sécrétion de cortisone qui s'oppose à l'agression et pallie ses effets nocifs sur le tissu collagène, d'où procède tout le mal des rhumatisants. Si cette réaction d'alarme se trouve inhibée ou débordée, on voit alors apparaître l'une ou l'autre de ces maladies du collagène qu'on guérit, au moins pour un temps, en injectant cortisone ou A. C. T. H.

C'est donc toute une partie nouvelle de la pathologie qui s'est trouvée dévoilée par la découverte de Hench et Kendall. Nous voyons son cadre s'élargir chaque jour et chaque jour se multiplier les indications des nouveaux médicaments qui se trouvent actifs dans une série de maux d'origine jusque-là mystérieuse.

Nous avons dit plus haut combien ces indications doivent être prudentes. Nous en avons dit aussi les déceptions et les dangers.

La cortisone, malgré ses éclatants succès, n'est encore qu'au début d'une phase d'expérimentation, qui représente d'ores et déjà un des plus beaux accomplissements des efforts conjugués de la médecine et de la biochimie.

DES PRODUITS DE BEAUTÉ AUX TISSUS IMPRIMÉS

TIRÉS DU GOÉMON, LES ALGINATES REÇOIVENT MILLE APPLICATIONS

PAR GENEVIÈVE ROUCH

Le but de toute recherche scientifique est de toujours aller de l'avant ; en chimie, par exemple, des savants ne cessent de déceler chaque année, dans leurs laboratoires, des produits dont on ignorait la présence dans telle ou telle matière ; mais il se passe souvent bien longtemps, quelquefois plus d'un demi-siècle, avant que l'on pense à en étudier toutes les possibilités pratiques. C'est l'histoire de l'algine : découverte en 1883 dans les matières organiques des algues par l'Anglais Standford, ce n'est que peu avant la guerre de 1939-1945 que son exploitation s'est vraiment développée ; des usines traitant l'algine en partant des algues se construisent peu à peu sur les côtes de plusieurs pays : Norvège, Californie, Angleterre (côtes d'Ecosse), France.

Depuis l'antiquité l'homme a réussi à créer, à partir des matières minérales des algues, des industries florissantes : le verre, l'iode ; aujourd'hui l'algine prend un essor considérable. Colbert, devant le développement pris par l'industrie du verre, édicta des règles pour le ramassage des goémons. Cette législation est encore en vigueur. Elle répartit les droits d'appartenance en trois catégories :

Goémons d'épaves : ce sont ceux qu'on voit échouer sur les plages à toutes les grandes marées. Ils appartiennent au premier venu et peuvent être vendus par lui à l'industrie quand l'état de conservation le permet ;

Goémons de rives : ce sont ceux que l'on peut atteindre à pied aux plus grandes marées d'équinoxe. Ils appartiennent aux communes limitrophes (cette partie du littoral pouvant être considérée comme le prolongement territorial des communes). Ils sont utilisés pour la fumure des terres.

Goémons de mer : ce sont ceux qu'on pêche dans les courants. Ils ne peuvent l'être que par des inscrits maritimes.

Aussi bien pour la fabrication de l'iode que pour celle de l'algine, on ne se sert que de l'algue noble — a *laminaria flexicaulis*, dont le nom breton est *taly* — fixée dans les fonds sous-marins par des crampons. Elle se termine après le stipe par de longs rubans qui atteignent parfois 2 mètres. Sa richesse

L'ALGUE NOBLE (CI-DESSUS) PORTE LE NOM SAVANT DE « LAMINARIA FLEXICAULIS ». CI-CONTRE : LES ALGUES SONT ÉTALÉES POUR LE SÉCHAGE.

en iode et en algine augmente si on la ramasse directement dans les courants. Si en Amérique et en Angleterre on a perfectionné la manière de couper les algues par des chaluts mécaniques, en France, sur les côtes de Bretagne, seul endroit où existe le *taly*, nos pêcheries ont gardé leur caractère artisanal. Les bateaux, simples cotres, partent le matin des grandes marées (deux marées par mois dans la période de mai à novembre), toutes voiles dehors : ils se rendent vers les îlots du large et atteignent ainsi les prairies d'algues, larges taches brunes que l'on entrevoit à fleur d'eau. Les marins goémoniers dématent alors leur bateau, qu'ils manœuvreront désormais à la godille. Durant deux heures, trois heures quelquefois, avec des faucilles au long manche qu'ils enfoncent dans l'eau, ils coupent en profondeur les *laminaria* au stipe. Par un mouvement tournant ils les font remonter à la surface. L'élégance de leur geste rejoint celle des gondoliers... Tout se passe dans le calme ; à peine le silence est-il rompu par un léger bruissement quand ils lancent les algues dans leur bateau... Ils agissent vite, très vite. A mesure

LES COTRES AYANT FAIT LEUR MOISSON, LES CHARRETTES, ESSIEUX DANS L'EAU, ONT RECUEILLI LES ALGUES QU'ELLES DÉPOSERONT SUR LES DUNES.

que le flot remonte ils ne peuvent atteindre le stipe. Il faut rentrer. Le voilier, souvent chargé de plus de 2 tonnes, ira moins rapidement qu'à l'aller. Les goémoniers du reste ne se rendent pas vers les ports. Ils mouillent l'ancre le plus près possible des dunes et de leur propre ferme. Leurs chevaux, qui ont toute la journée servi au labour, seront encore pour eux des aides précieux. On décharge les algues directement dans des charrettes entrées dans l'eau. Ces mêmes charrettes les déverseront par petits tas immédiatement sur les dunes. Les algues y seront étalées. Durant trois jours elles sécheront ; en se déshydratant elles perdront naturellement de leur poids, et de 5 tonnes de goémons frais il ne restera plus qu'une tonne de goémons secs.

Quelques jours après ce goémon sec sera livré aux usines d'algine. Tandis que pour l'iode on brûle généralement le goémon sur les dunes, pour ne livrer aux usines que les cendres, dénommées improprement soudes, pour l'algine, au contraire, les *laminaria flexicaulis* arrivent avec leurs caractéristiques, leur parfum. Elles sont stockées dans d'immenses réserves. L'évaporation donnera à ces tas des teintes cuivre jaune, blanches.

En entrant dans l'usine d'algine vous n'êtes plus impressionné par la force qui se dégage des usines d'iode, où le feu est seul maître puisque c'est par des lessives poussées à la température d'ébullition que l'iode est isolé. Pourtant, si l'on cherche une comparaison simple, c'est comme si dans notre corps humain on ne pensait qu'à nos os et que l'on oubliât complètement notre sang, notre chair, nos muscles : en un mot, en brûlant les algues on en tue complètement les matières organiques.

Dans les usines d'algine c'est grâce à l'eau douce employée en lavages méthodiquement étudiés qu'on arrive à séparer les matières minérales des algues des matières organiques. Des matières minérales on récupérera plus tard l'iode.

Toute la fabrication des alginates repose sur des réactions chimiques et des moyens mécaniques. Petit à petit, en ayant d'abord rendu solubles les matières organiques des algues, en attaquant par divers produits l'acide alginique, on obtient une pâte à dilution ; puis, par diverses réactions, on la métamorphose en un liquide limpide ou, au contraire, en un précipité sous forme de flocons de neige ; on arrivera enfin, après décantation, égouttage, retransformations, aux fameux alginates métalliques marchands, sels de l'acide alginique.

Il me faut répondre à la question qui vous brûle les lèvres. Quelles sont les propriétés des alginates ? Elles varient avec la nature du corps mis en présence de l'acide alginique. Les alginates de soude, par exemple, sont assimilables à des gommes à forte viscosité et servent de produits de base dans l'industrie. Ce sont eux qui permettent, par exemple, au dentifrice d'adhérer si bien à votre brosse à dents ; très utilisés dans la parfumerie, on les retrouve dans la fabrication des savons, des cosmétiques, et vous serez étonnée, madame, d'apprendre qu'il y en a dans beaucoup de vos crèmes de beauté. Quant à vous, monsieur, quand vous êtes fier du magnifique apprêt des beaux lainages de vos costumes, vous ignorez sans doute que vous le devez aux alginates de soude. Maintenant, mademoiselle, en achetant les imprimés de vos soieries, en vous offrant la gabardine sport, vous ne pouvez penser que vous retrouverez les alginates, très employés aujourd'hui pour l'impression des tissus et pour leur imperméabilisation. Ils sont partout : produits d'entretien, gélatine pour faire tenir les crèmes pâtissières, partout ! Ils vont bientôt dépasser le simple stade commercial ; dans l'avenir, que donneront-ils au juste ?... Présentés sous la forme appropriée ils deviennent hémostatiques. Un chirurgien a attiré dernièrement l'attention du monde entier sur cette dernière propriété. Arrêtant les hémorragies, ils peuvent être réabsorbés sans danger d'infection par nos propres cellules ; dans un avenir très proche ils vont sans doute remplacer les tampons d'ouate et les ligatures de vaisseaux dans toute opération chirurgicale.

On reste confondu. Les alginates sont si jeunes aujourd'hui. Que deviendront-ils ? De quel domaine nouveau feront-ils la conquête ?... Il faut encore beaucoup d'heures d'études aux chercheurs ; car c'est en se réveillant chaque matin en se disant qu'il a tout à découvrir que l'ingénieur d'usine parvient à trouver ce « nouveau ». Libre, indépendant, il avance seul. L'usine d'iode marche, mais cela ne lui suffit pas. Il remplace la puissance de Pluton par la légèreté d'Amphitrite. Par cette communion complète de l'eau, de l'air, des produits chimiques, de la mécanique il est ainsi arrivé à une économie plus grande, à traiter parallèlement les matières organiques et les matières minérales des algues. Il sait bien pourtant qu'il sera lui-même dépassé par ses propres découvertes, que dans le monde d'autres travaillent comme lui. Alors il lui faudra une grande humilité et un jour peut-être oser tout recommencer sur des bases nouvelles !

LA COURSE AU GRACQ ET AUTRES JEUX

Le Femina a été une surprise : on attendait trente-trois tours — comme un vulgaire microsillon — et tout a été réglé en deux petits tours, orageux, il est vrai ! Au premier, Bruno Gay-Lussac est arrivé à égalité avec la favorite. Puis *Jabadao* a triomphé...

Jabadao ! Le mystère va se dissiper autour d'Anne de Tourville, la découverte de Marcel Arland, la Malouine que son éditeur lui-même compare à une autre trouvaille de la maison, berrichonne celle-là : Raymonde Vincent, l'auteur de *Campagne...*

En attendant que la lauréate arrive, le jury sort. Des expressions hardies voltigent encore dans l'air : les uns parlent de mobiliser les binious, d'autres vantent la solidité de *Jabadao*. Allez donc vous faire une opinion !

Je préfère rejoindre l'état-major de chez Stock — André Bay en tête — qui veille au pied de l'escalier. La cour de l'Interallié est ensoleillée ; il fait bon. Autour de moi, on a le sourire aux lèvres. Cela se comprend : le Nobel et le Femina à la file, c'est un bon début pour la saison !

On bavarde en attendant : André Bay, qui est un poulain de chez Gallimard, me confie : « Après tous ces prix je vais pouvoir me remettre au travail. »

Bruits de photographes. *Jabadao* arrive. On lui tend un micro... Panique !... « Mais c'est seulement pour un cliché. » Elle se rassure, pose,

CONTRASTE : LE LAURÉAT MALGRÉ LUI DU GONCOURT, JULIEN GRACQ, JOUE POUR LES PHOTOGRAPHES LE CHEVALIER A LA TRISTE FIGURE...

disparaît dans le tambour de la porte. Après la cohue je la retrouverai en proie à un dessinateur attardé.

— Etes-vous satisfaite des journalistes ?

— De ce croquis-ci, oui, répond Anne de Tourville. Celui de tout à l'heure était un peu dur.

Elle est décoiffée, rupestre, avec quelque chose de Suzy Solidor. On devine qu'il en faudrait beaucoup plus pour l'émouvoir.

En redescendant je trouverai un vieux monsieur en contemplation devant le camion de la Radiodiffusion française. Il se penchera vers moi et me demandera innocemment :

— Que retransmet-on aujourd'hui ?

La chasse au Gracq est un sport autrement difficile que la traque au *Jabadao*.

On connaît les faits. André Rousseaux vous a fort pertinemment parlé ici-même du *Rivage des Syrtes*. Entrons donc dans le vif du sujet.

Le vif du sujet, c'est une cavalcade éperdue. Un auteur qui refuse le prix Goncourt, cela ne se voit pas tous les jours ; un jury qui couronne un lauréat récalcitrant et qui a pris soin de le dire à l'avance, cela devient une mine de piment pour les journalistes blasés...

Les plus blasés rentrèrent chez eux à la proclamation des résultats. Les autres se précipitèrent chez José Corti.

José Corti — face au Luxembourg — les attendait avec sérénité. Un peu d'inquiétude aussi ; il avait perdu toute trace de Julien Gracq et téléphonait un peu partout dans Paris pour le retrouver. D'accord avec lui pour refuser le prix, il l'était un peu moins lorsqu'il s'agissait de nous affronter tout seul. Puis la patience s'effrita chez cet éditeur sympathique. « Il va sûrement revenir », disait-il. Et il ajouta : « De quoi ai-je l'air ? » Il l'ajouta même d'une façon moins académique. En attendant il nous tendit une déclaration dactylographiée, qu'on avait — « au cas où... » — préparée. C'est elle qu'on a lue dans la presse quotidienne : « J'avais pris, il y a plus d'un an, résolument parti contre les prix littéraires. Je l'avais dit, dans les termes les plus vifs, dans *la Littérature à l'estomac*. J'ai dit, il y a cinq jours et publiquement, qu'il n'était pas question pour moi d'accepter, après *la Littérature à l'estomac*, un prix littéraire ; et, tout de même, il n'était pas possible de prendre cette déclaration pour une manière de me faire prier. Le jury du prix Goncourt n'en a pas tenu compte. Je ne nie pas que je ne sois impressionné par une détermination si ferme. Je reconnais aussi très volontiers, si je n'aime pas les jurys littéraires, qu'il y a parmi eux certains suffrages qu'aucun écrivain n'a le droit de récuser sans une intolérable grossièreté. Il va de soi que je ne les récuse pas. Mais, cela dit, je ne puis, comme je l'ai déjà indiqué clairement, faire autrement que refuser le prix qui m'est décerné. »

Au-dessus, il y a la liste des œuvres de Julien Gracq... Des œuvres qui comptent d'ailleurs, et que nous aimons.

Enfin le bruit court que l'auteur apparaîtra à 14 heures au restaurant Voltaire. Ruée place de l'Odéon. Nous ne sommes pas nombreux à suivre la piste, mais la salle est si petite qu'on s'empile jusqu'au plafond, sur les tables, les chaises, les épaules des confrères et même sur une échelle dans la rue.

Maigre, calme et un peu embarrassé, Julien Gracq fait son cours dans un chahut soigné : ce n'est que notre agitation professionnelle. A sa déclaration il n'ajoute qu'une phrase essentielle :

— J'avais songé à m'enfuir, mais j'ai pensé que vous me rattraperiez partout.

Puis il se lève et regagne sans se presser le lycée Claude-Bernard. La chasse au Gracq est terminée. A ses élèves Louis Poirier, historien et géographe, parlera, hors programme, cet après-midi, des prix littéraires...

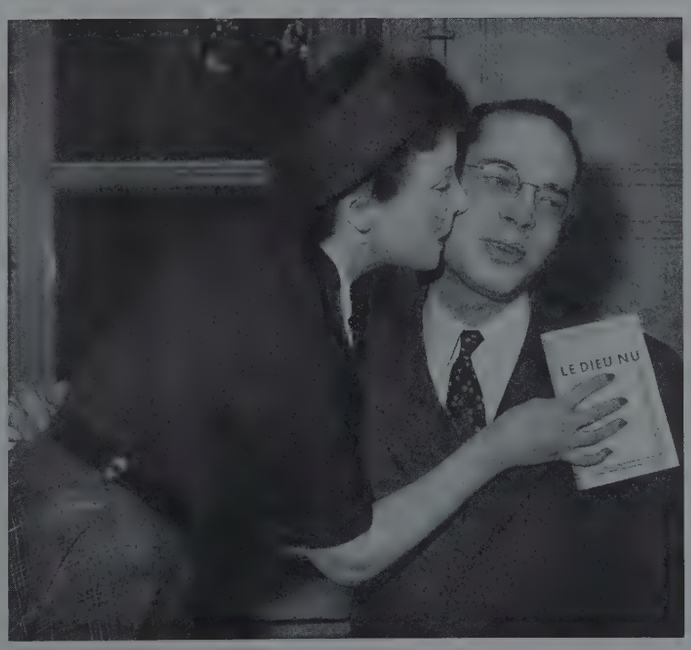
Et puis il y a Robert Margerit, le prix Théophraste-Renaudot, qui pâtit un peu de toute cette agitation. Il est pourtant venu exprès de Limoges, où il dirige la rédaction d'un grand quotidien, pour se livrer à ses confrères. Gaston Gallimard, qui fait bien les choses, lui offre Odette Joyeux pour l'embrasser devant les photographes. Magnésium. Emotion : l'auteur du *Dieu nu* a été photographe lui aussi. Sur les exemplaires qu'on lui tend à travers les éclairs, dans le grand salon de la rue Sébastien-Bottin, il écrit sans se presser : « Bien confraternellement. »

Comme on me tend une fiche biographique où il est par deux fois question de Julien Gracq, je me penche et demande :

— Vous ne vous êtes pas enfui ?

— Pourquoi ? Il n'y a pas de raison, me répond-il.

Photographies *France-Illustration* (Roger Boulet).



... TANDIS QUE ROBERT MARGERIT REÇOIT AVEC LE SOURIRE — ON LE COMPREND ! — LE « RENAUDOT » ET LES FÉLICITATIONS D'ODETTE JOYEUX.

Au gala de la presse étrangère les ballets Katherine Dunham et ceux de l'Opéra dansèrent « Mélange ». De g. a dr. Bozzoni, F. Taylor, Katherine Dunham et Serge Lifar.

M. et Mme Trygve Lie au moment de leur arrivée au théatre des Champs-Elysées.

Soirs de Paris...

PAR MARCEL IDZKOWSKI

Les « Onusiens » doivent évidemment préférer le palais de Chaillot aux buildings de Flushing Meadows, car Paris s'ingénie à les bien accueillir et à les distraire.

Ces messieurs discutent âprement pendant leurs séances, mais retrouvent leur cordialité au cours des nombreuses soirées officielles organisées en leur honneur. A les contempler si souriants devant l'objectif, le « shake-hand » facile et l'œil pacifique... on pourrait aisément se laisser aller à un optimisme béat.

A l'Opéra, et en présence de M. et Mme Vincent Auriol, une représentation de gala avait été organisée en l'honneur des délégués de l'Assemblée générale des Nations Unies. *Jeanne au bûcher*, de MM. Arthur Honegger et Paul Claudel, figurait au programme. Un très brillant spectacle se déroula devant tout ce que Paris compte à l'heure actuelle de délégués de l'O. N. U. et de représentants du corps diplomatique.

Le lendemain soir, c'est au théâtre des Champs-Elysées que nous retrouvons M. Trygve Lie — ainsi que de nombreux ambassadeurs — au gala de la presse étrangère présenté par José Noguero, avec autorité, et par la très élégante Jacqueline Delubac, avec un détachement voisin de l'ennui ! Un programme trop copieux avait été mis sur pied dont il convient de détacher un tableau de Katherine Dunham et aussi sa danse avec Serge Lifar, Suzy Delair, les Craddock, d'excellents chanteurs de l'Opéra de Naples, Dany Dauberson et les frères Jacques, particulièrement désolés de l'absence de M. Vincent Auriol, leur meilleur « client » ! On dansa dans le hall du théâtre des Champs-Elysées, qui se prête mal à ce genre de réjouissance, mais tout le monde avait l'air très content. Les officiels, eux, partirent dès la fin du spectacle, il était presque 2 heures du matin !

Deux toilettes particulièrement admirées aux Champs-Elysées.

NS LE HALL DU THÉATRE DES CHAMPS-ELYSÉES M. CLAUDIUS-
IT, Mme GEORGES BIDAULT ET M. FALAIZE (DE GAUCHE A DR.).

RÈS SON SUCCÈS DANS « MON MARI ET TOI », LYSIANE REY
ICITÉE PAR L'AUTEUR R.-FERDINAND (A G.), ET PAR F. CARCO.

CRITON CLUB, DES AMBASSADRICES TENAIENT LES STANDS DE LEUR
'S POUR UNE GRANDE VENTE DE CHARITÉ TOUT A FAIT RÉUSSIE.

Photographies *France-Illustration* (R. Boulet et P. Bizet.)

L'OPINION D'YVES GANDON

SUR

« NOCES DE SANG » ET « MON MARI ET TOI »

APRÈS avoir porté successivement à la scène *la Maison de Bernarda* et *Yerma*, M. Maurice Jacquemont a voulu monter ces *Noces de sang* de Federico Garcia Lorca, qui apparaissent comme l'œuvre dramatique la plus forte du grand poète disparu. La pièce avait déjà été jouée en 1939 par les soins du « Rideau de Paris », mais pour un petit nombre de représentations, et il faut souhaiter qu'au Studio des Champs-Elysées elle connaisse cette fois une longue carrière. L'intrigue se résume en quelques lignes. C'est, nous dit son excellente traductrice, Mme Marcelle Auclair, « l'histoire de deux familles qui, de vengeance en vengeance, s'entre-tueront jusqu'à ce qu'il ne reste plus d'homme capable de manier un couteau. La fiancée du dernier des survivants est enlevée au beau milieu de ses noces par le dernier des ennemis de sa caste : Léonard. Poursuivi, le ravisseur tuera le jeune mari et mourra à son tour. »

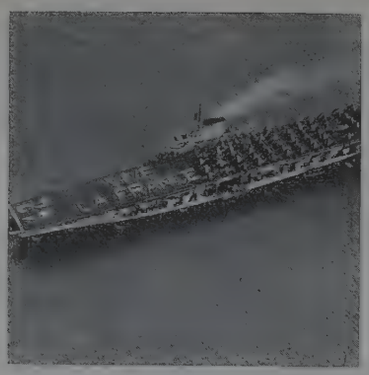
La donnée est simple. J'allais écrire : simple comme l'antique, et c'est bien en effet à la tragédie grecque dans ce qu'elle offre de plus pur, de plus dépouillé, de plus déchirant que font songer les *Noces de sang*. La seule différence — essentielle — est que les héros de Lorca ne sont ni des dieux ni des personnages de la fable, mais des êtres empruntés à la vie de tous les jours, des paysans andalous comme il en connut beaucoup dans son enfance rustique à Fuentevaqueros, village de la plaine de Grenade. Cependant l'attaque est aussi directe, et le dialogue, dans sa violence imagée, accomplit ce miracle d'être à la fois familier, libre de toute servitude « littéraire » et nourri d'une sève vigoureuse et fraîche. Homme de théâtre complet, le poète du Romancero gitan groupe dans son action et autour d'elle tous les éléments du spectacle : musique, danse, chansons, sans que toutefois le développement de l'intrigue en soit entravé. Au chœur antique correspondent justement, dans une certaine mesure, ces chansons incorporées au thème général, et qui le soulignent ou ménagent des pauses dans le *crescendo* d'émotion. Je pense, par exemple, à cette berceuse douloureuse chantée par la mère et la grand-mère du nourrisson pour endormir l'enfant de Léonard. Je pense aussi à cette chanson nuptiale joyeusement jetée par les invités de la noce tragique, et dont les quelques notes, accompagnées sur la guitare, sont d'un charme si obsédant. (Et il ne faut pas oublier, à ce propos, que Lorca fut peu ou prou l'élève de Manuel de Falla, qui lui donna le goût de la musique populaire.) La nouveauté merveilleuse du dramaturge dans *Noces de sang* c'est enfin, c'est surtout la fusion intime, totale du lyrique et du tragique. La poésie au théâtre ne doit jamais être surajoutée ; si elle ne jaillit pas irrésistiblement du cœur et de l'essence même des personnages, si elle n'est pas commandée par l'action, alors on n'y voit plus que *flatus vocis*. Quand, au terme du dernier tableau, la mère, crucifiée par la mort de son fils, élève sa lamentation funèbre, elle le fait avec les mots les plus simples, les plus vrais, qui bouleversent le spectateur parce que ce sont des mots de poète.

« Voisines : *avec un couteau — Avec un tout petit couteau — Au jour dit, entre 2 et 3 heures — Deux hommes se tuèrent pour un amour — Avec un couteau — Avec un tout petit couteau — Qui tient à peine dans la main — Mais qui pénètre, aigu et fin — Dans les chairs étonnées.* »

Mme Tania Balachova, dans le rôle de la mère, donne le ton à l'interprétation. Elle porte sur son visage torturé la douleur de toutes les mères du monde, et ses cris font frémir. Mlle Jeanne Cerval a su également dégager du rôle capital de la fiancée son contenu pathétique. Elle possède la mimique et le *pectus*. Cette jeune actrice est en voie de confirmer les promesses qu'avait fait naître sa première apparition sur une scène parisienne dans *un Homme de Dieu*. Michel Vitold fait tout ce qu'il doit faire pendant les trop brefs instants où il se manifeste. Quant au reste de la troupe, le nombre des représentations le mettra au point, espérons-le. Les décors de Jean Le Moal, synthétiques dans leur sévérité, sont acceptables. La mise en scène de Maurice Jacquemont sert dignement la mémoire de l'auteur.

L'ambition de M. Roger-Ferdinand, avec *Mon mari et toi*, au théâtre des Capucines, est évidemment de nous faire dilater la rate selon des recettes éprouvées. Il possède pour cela tout le métier nécessaire, ce qui ne l'a pas empêché de trouver un bon ressort comique et, sauf erreur, une situation originale. Henriette Villeneuve, trompée par son mari après vingt ans de mariage, imagine de contraindre l'électrique Nicole, maîtresse de son mari, à vivre avec lui pendant quelques jours, de façon à le dégoûter d'elle. Et Nicole s'acquitte au mieux de sa tâche, d'autant qu'elle est incarnée par Mlle Lysiane Rey, pour qui semblerait avoir été inventé le terme de « brûler les planches ». Un tout petit grain de vulgarité de trop peut-être, mais on ne lui résiste guère. Mme Renée Devillers est tout à fait délicieuse à son habitude. Pauline Carton, Mauricet, Georges Grey et Michel François complètent la distribution.

PETITES CHRONIQUES



UN GÉANT DES MERS

Cette photographie montre des matelots de la marine des Etats-Unis rendant honneur à notre pays dans un port méditerranéen. Cette sorte de « dessin animé » a été réalisé sur la piste d'envol du porte-avions *Franklin D. Roosevelt* (CVB-42), aérodrome américain mobile évoluant fréquemment en Méditerranée. Ce porte-avions fait partie des bateaux de guerre, dont le nombre s'élève à plus de trente, qui constituent la VI[e] Flotte, sous le commandement du vice-amiral M. B. Gardner. Cette flotte peut, en cas de besoin, être placée sous les ordres des Forces de la zone sud, dépendant du commandement N. A. T. O. du général Eisenhower.

Le *Roosevelt* est un véritable « géant des mers ». Les avions les plus modernes peuvent décoller de sa piste d'envol, longue de 932 pieds. Cette base aérienne autonome peut se déplacer dans des délais extrêmement courts, parcourir plus de 700 miles par jour et effectuer des opérations dans une partie quelconque du monde pendant de longues périodes. Le ravitaillement en combustible et en provisions est assuré en mer par des bateaux.

Le *Franklin D. Roosevelt,* commandé par le capitaine Fitzhugh Lee, est le vaisseau amiral du contre-amiral Alfred M. Pride, commandant la 2[e] division des porte-avions de la marine des Etats-Unis.

UN NOUVEAU SOUS-MARIN FRANÇAIS

Le 30 octobre dernier le contre-amiral anglais Raye remettait à notre ambassadeur, M. René Massigli, le premier des quatre sous-marins prêtés à notre marine, pour quatre ans, par la *Royal Navy.*

Mis en service en décembre 1943, ce bâtiment, le *Statesman,* a subi depuis lors des modifications qui ont fait de lui un navire des plus modernes. Placé sous le commandement de l'un de nos plus brillants officiers, le lieutenant de vaisseau Francis Laurent, qui fut en 1940 parmi les premiers combattants des Forces navales françaises libres, le *Statesman,* rebaptisé *Sultane,* est destiné à l'entraînement de nos sous-mariniers. Il vient de quitter Lorient pour sa première croisière.

ERRATUM

Dans notre dernier numéro, une erreur, dont nous nous excusons vivement, s'est glissée dans le reportage consacré aux villages-sanatoriums de haute altitude. C'est M. Le Même, et non M. Le Meure, qui a édifié les coquettes villas où se trouve logé le personnel administratif de Praz-Coutant.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA CRISE DU MONDE ACTUEL :

Louis Marlio, de l'Institut, *le Cercle infernal* (Flammarion, 410 pages). Le phénomène le plus troublant de notre époque est l'interdépendance du développement (à une allure vertigineuse) de la guerre et des prodigieuses réussites de la science. Deux voies parallèles qui mènent l'humanité à la fois vers la création et la destruction.

L'auteur analyse ce phénomène à la lumière d'un ensemble de constatations où sa profonde expérience s'allie à la plus rigoureuse critique. La guerre est probablement le stimulant le plus énergique du progrès technique. Elle met en compétition des équipes de savants travaillant avec des moyens pratiquement illimités, qui réalisent ainsi les conditions de rendement les plus fructueuses. L'idéal serait évidemment de recréer ces conditions en temps de paix. Elles n'existent malheureusement que dans des régimes de dictature, comme celui de l'Union soviétique, où il n'y a pas seulement parallélisme entre la guerre et le progrès technique, mais solidarité ou, comme le dit M. Marlio, « complicité ».

C'est la guerre qui a accéléré l'expansion de la science (à l'intérieur de laquelle les divisions traditionnelles tendent à s'effacer). C'est la science qui a transformé la guerre en procédé global d'annihilation. Le problème serait de dissocier ce « couple », dont la collaboration met notre civilisation en danger de mort. L'auteur en voit surtout la solution dans la création d'une police internationale.

Abordant un point d'une brûlante actualité, il ne croit guère à l'efficacité d'une mise hors la loi de l'arme atomique : 1° parce qu'aucune nation ne s'en interdira l'usage sans avoir la garantie que les autres signataires respecteront leurs engagements ; 2° parce qu'il ne servirait de rien de supprimer l'arme atomique en laissant subsister l'arme bactériologique, plus aisée à élaborer dans le secret... en attendant mieux.

La seconde partie de son livre est consacrée au danger que court la civilisation, plus menacée qu'elle ne le fut en aucun autre temps. Nos institutions politiques sont en plein désordre du fait de l'intrusion effrénée de l'Etat, de la dictature bureaucratique, du règne des « commis » remplaçant celui des élites. Les institutions économiques dévalent la même pente ; elles sont incapables d'opposer au communisme un système cohérent et lui empruntent les procédés qu'elles condamnent. Même désordre à l'échelon de l'individu : accroissement de l'égoïsme, recul des valeurs spirituelles, fatalisme, faillite de l'esprit civique, bref « déshumanisation de l'homme ».

M. Marlio conclut en faisant appel à la réforme des institutions et des mœurs, à une réaction s'appuyant sur l'intelligence et la foi contre la capitulation des consciences et des volontés.

Par son objectivité et sa lumineuse documentation cette synthèse restera comme un témoignage capital du drame de notre génération.

ALBERT MOUSSET.

LA SEMAINE HIPPIQUE

La réouverture du manège de l'Etrier a été marquée par un élégant cocktail. Autour des tables disposées en chevron, le *first set* du Paris à cheval ; M[me] Dupendant est très entourée, la comtesse de Saint-Quentin va de groupe en groupe, tandis que MM. Salmon, Rothé, Hollier-Larousse font les honneurs. En quelques mots spirituels M. Dupendant, vice-président, souligne l'activité de la société, et le comte de Cossé-Brissac, fils de son fondateur, évoque ses fastes d'antan.

Epreuves d'obstacles aux lumières : M[lle] Borgeaud et M. Leroy terminent en tête. Belle présentation du Saint-Georges par M. Z. Weinstein, en selle sur Soudoir.

Les « laisser-courre » ont pris aux premiers frimas. Le marquis de Roualle et le baron Armand Thiery, maîtres d'équipage du Rallye Pique avant Nivernais, comptaient dernièrement 11 prises, dont 5 dix cors en 15 chasses. Rendez-vous ces jours-ci à la Croix-Marchand en Ermenonville. Les rapprocheurs furent mis à la voie sur un dix cors royal en bordure de la plaine de Montlognon. Découplé vers 12 h. 30. L'animal gagne le débuché de Montlognon, refuse le pavé d'Avesnes et retourne en Perthe. Après un double il repasse dans son enceinte d'attaque et débuche une deuxième fois à Montlognon. On lâche le relais. Le dix cors se fait battre dans les bois de Fontaine. Hallali courant vers 15 h. 30. Les chiens le coiffent près des Quatre-Bornes. Les honneurs à M[lle] Chandon de Briailles. Parmi les « boutons » : MM. Bocquillon, comte de Coulombiers, comte Ghislain Thiery de Bercegol. Au nombre des invités le comte Ghislain Clauzel. — TRÉ-HARDY.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

La dernière œuvre symphonique du regretté maître Charles Kœchlin, qui s'est éteint au Canadel, sur les bords de la Méditerranée, il y a quelques mois, vient d'être offerte en primeur par la Radiodiffusion française. Inspirée par la lecture du roman *Jean-Christophe,* de Romain Rolland, elle magnifie *le Buisson ardent,* qui en est peut-être l'un des passages les plus puissants, les plus dramatiques. L'éminent compositeur avait travaillé à la mise au point de cette partition pendant près de dix ans. Il a fait appel tantôt à la monodie modale d'autrefois et tantôt à la polytonalité la plus moderne afin de traduire par les sons l'état d'âme de Jean-Christophe, alors dans le plus complet désarroi, au moment où, sous le souffle du printemps, il reprend goût à la vie et reprend conscience de sa personnalité. Ce poème instrumental épouse à merveille l'ouvrage du grand écrivain. Il est tour à tour d'une esthétique grandiose, d'un caractère poétique, sentimental, s'infléchit vers un passage joyeux, s'amenuise avec tendresse par une conclusion simple et pure...

A l'occasion du dixième anniversaire de la mort d'Henri Christiné une chaleureuse reprise de sa comédie musicale *Madame,* écrite en collaboration avec le librettiste Albert Willemetz, a eu lieu sur la scène des ondes.

Armand Bernard et son ensemble d'instruments à cordes ont su mettre en valeur, au cours de leur concert de musique légère, la grâce folklorique des charmantes danses populaires finlandaises et la gaîté d'une petite pièce sans prétention de Jeanjean : *les Violons s'amusent.*

W.-L. LANDOWSKI.

Le Docteur Schweitzer en conversation avec M. Cornut-Gentille, haut commissaire en A.-O. F.

LE DOCTEUR SCHWEITZER A L'INSTITUT

En remplacement du maréchal Pétain, l'Académie des sciences morales et politiques a élu par 23 voix contre 14 à M. de Peyerimhoff le docteur Schweitzer. Le nouvel académicien est né en Alsace le 14 janvier 1875. On connaît son activité aux formes multiples et l'on sait comment, musicien, historien, philosophe, titulaire d'une chaire de théologie, il décida de se faire médecin et, ayant conquis ses grades, partit pour l'Afrique équatoriale, où il créa avec sa femme, à Lambaréné, un hôpital où sont surtout soignés les lépreux. Depuis 1924 il vit à Lambaréné et n'a fait en France que de brefs séjours. Il a parcouru l'Amérique, où il est considéré comme un des hommes les plus représentatifs de notre époque. Parmi ses livres on peut citer : *les Grands Penseurs de l'Inde, Philosophie de la civilisation, A l'orée de la forêt vierge.*

LÉGION D'HONNEUR

M. Georges Reynal

Dans la dernière promotion du ministère des Anciens Combattants et Victimes de la guerre nous avons relevé avec plaisir le nom de M. Georges Reynal, chargé de mission à la présidence de la République, promu officier dans le contingent réservé aux internés et déportés de la Résistance. Nos bien vives félicitations.

M[me] Lila Maurice-Amour

Au titre du ministère de l'Education nationale, la croix de chevalier a été décernée à M[me] Lila Maurice-Amour. Nos lecteurs se réjouiront comme nous de la distinction attribuée à notre excellente collaboratrice, dont les chroniques musicales sont si appréciées des mélomanes.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Pour les sinistrés d'Italie

L'Association nationale de secours catholique, utilisant un avion cargo mis à sa disposition par M. Ralph S. Damon, directeur général de la T. W. A., a expédié aux victimes des inondations de la vallée du Pô une importante quantité de médicaments et de vivres. Le premier envoi — que d'autres suivront, également effectués par avion — comprenait 2 milliards d'unités de pénicilline, 3.750 flacons de streptomycine, 500 flacons de chloromycine, 500.000 vitamines polyvalentes, 1.500 livres de lait en poudre et 2.000 livres de produits alimentaires, à quoi s'ajoutaient 2.800 couvertures de laine.

REMISE DE DÉCORATIONS

A Urt, dans les Basses-Pyrénées, le secrétaire d'Etat à la Guerre, M. Pierre de Chevigné, a remis la Croix de guerre avec étoile de vermeil à l'abbaye bénédictine de Notre-Dame-de-Belloc. Cette communauté apporta à la Résistance une aide inappréciable en abritant et en faisant passer en Espagne plus de mille aviateurs français et alliés tombés en territoire occupé. L'ennemi exerça de sévères représailles contre l'abbaye en déportant à Buchenwald trois de ses supérieurs.

M. Gaston-Gérard intronise dans la Commanderie des cordons bleus M. Bourrel, secrétaire de la S. N. C. F.

ASSISES GASTRONOMIQUES

Dijon vient d'être le siège du deuxième congrès des états généraux de la gastronomie française. Durant deux jours, les 1er et 2 décembre, ces assises, que présidait M. Gaston-Gérard, ancien ministre et ancien maire de Dijon, ont étudié les problèmes les plus divers. Citons, entre autres, *la recherche de la qualité dans l'alimentation* et *l'enseignement de la cuisine bourgeoise en vue de sa pratique familiale*. Le congrès s'acheva par un banquet.

L'abondance du menu n'avait d'égale que sa qualité. On prononça des discours, on porta des toasts, et M. Gaston-Gérard, président de la Commanderie des cordons bleus, remit l'insigne de cette confrérie au monarque démocratique qu'est le « prince des gastronomes », Curnonsky (ci-dessous).

COURRIER MUSICAL

« Il n'est clarté que de Paris »

Les musiques royales viennent de retentir en la basilique Saint-Denis, vêtue de lumière. Trois mille assistants y étaient conviés avec le conseil municipal, l'U. N. E. S. C. O., les délégués de l'O. N. U. et maintes personnalités. Le concert tout entier revêtit l'aspect d'une solennité religieuse ; dans l'immense nécropole, vide des dépouilles royales mais somptueusement peuplée de leurs effigies, Jean Davy lut des fragments de l'Oraison funèbre de Marie-Thérèse, que prononça Bossuet en ce même lieu. Puis, chanteurs de Saint-Eustache, sous la direction du R. P. Martin, soli, chœurs et orchestre, sous la baguette de Jean Martinon, exécutèrent les *Lamentations* composées par Marc-Antoine Charpentier pour les obsèques de la reine de France ; c'était, depuis 1683, leur première réaudition, due aux travaux récents de Guy Lambert. La soirée, qui s'acheva par *la Messe du sacre des rois de France*, d'Etienne Moulinié, trouva son apothéose dans l'illumination des tombeaux et des gisants devant lesquels chacun s'attarda.

L. Maurice-Amour.

COURRIER DE LA DANSE

« Le Prisonnier du Caucase » (Skibine-Katchatourian)

Il y avait longtemps que n'avait surgi une aussi belle, aussi bouleversante création. Sur un thème tiré de Tolstoï et adapté par Pouchkine plus tard, Skibine orchestre un ballet riche, coloré, pathétique, essentiellement russe d'inspiration et de chorégraphie. Quelques passages rappellent la fougue du *Prince Igor* et suivent directement la tradition russe. D'autres sont très originaux, telle une marche du prisonnier enchaîné le long d'un chemin de douleur.

Skibine lui-même incarne ce guerrier fait prisonnier — après une lutte aux sabres clairs contre les Tcherkesses. Tallchieff est la fille du chef de la tribu, celle qui aimera le prisonnier jusqu'à le libérer, puis qui se tuera de honte d'avoir trahi sa propre race, et de désespoir de se retrouver seule après ce bref amour...

Les groupes d'hommes sont excellents, la chorégraphie aiguisée et brillante comme leurs lames. Les costumes et les décors (dus à Dobujinsky) sont très riches.

Martine Cadieu.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Clemente Tafuri

Le peintre italien Clemente Tafuri, bien connu en Italie, expose en France pour la première fois (Galerie Bernheim). Les amateurs retiendront certainement ce nom. En accueillant nombre de ses œuvres les musées d'Italie lui ont d'ailleurs fourni par avance la meilleure caution. Clemente Tafuri, qui ne doit guère sa formation qu'à sa curiosité et à son persévérant effort, atteste un tempérament vibrant auquel les paysages colorés de sa patrie ont offert maintes occasions de s'exprimer généreusement. Il aime aussi à en fixer les types et les scènes familières. Son métier sûr et son brio le servent d'ailleurs dans les nombreux portraits dont il est l'auteur.

La vente Schloss a produit 77 millions

La deuxième vente de la collection Schloss, dirigée à la Galerie Charpentier par Mes Maurice Rheims et D.-H. Baudouin, assistés de M. Robert Lebel, a produit au total 77 millions. Les musées nationaux ont exercé leur droit de préemption en faveur de *la Déploration du Christ*, de Petrus Christus, que nous avons reproduite dans notre numéro du 8 décembre. Sur demande de 1.500.000 francs, elle a été adjugée 5.000.000. Mais les plus hauts prix ont été atteints par le *Paysage par temps orageux*, de Rubens : 6.800.000 francs et par *le Cheval pie*, de Paul Potter : 6.600.000.

Citons encore : *Vénus et l'Amour*, de Jan Mabuse : 5.300.000 ; *l'Approche de l'orage*, par Van Goyen : 4.000.000 ; *Portrait d'une femme âgée*, par Maes : 2.200.000 ; *Intérieur de Saint-Bavon*, par Saenredam : 4.200.000 ; *Jeune Fille à sa toilette*, par Jan Steen : 3.000.000 ; *la Vierge et l'Enfant*, par Ysenbrant : 3.200.000.

Lors du vernissage, le peintre (à g.) présente ses œuvres à M. Portal, chef de cabinet de M. André Marie.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

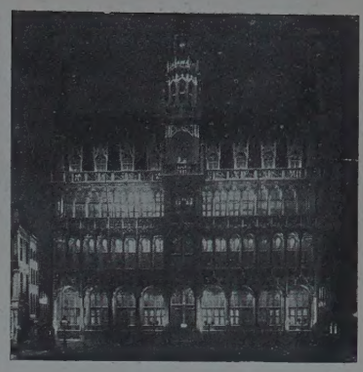
La Divination chez les Aztlantes (Adyar, éditeur, Paris). — Sous ce titre vient de paraître la traduction d'un document, pour le moins étrange, que l'on appelle le *Codex Borbonicus*. Ce « Codex » est un manuel divinatoire des anciens Mexicains qui vint, après de nombreuses tribulations, se fixer, vers 1820, sur les rayons de la bibliothèque du Palais-Bourbon.

Ce manuel, écrit en langue idéographique, servait aux prêtres mayas pour établir des horoscopes. Avec lui le traducteur, André-Bonnet, qui est un archéologue et paléographe ayant prospecté de nombreuses années le Centre-Amérique, nous fait entrer dans les arcanes d'un calendrier triphasé s'entremêlant astronomiquement dans les évolutions de trois astres : la Terre, la Lune et Vénus.

En effet, tous les mille quarante ans un grand événement a lieu dans le ciel. La Terre, la Lune et Vénus se trouvent sur la même ligne de départ, dans une position identique.

Il s'affirmerait donc que la peur qui s'empare des hommes tous les mille ans n'est pas aussi illusoire qu'elle semblerait être.

Au cours d'une brillante soirée donnée à Versailles au profit des œuvres de la Légion d'honneur, on voit Mme Lucie Valore entourée de M. le consul général de Belgique et du conservateur du musée de Versailles. La reconstitution d'un duel, dont on remarque au second plan les protagonistes, contribua à donner à cette réception un côté « Grand Siècle » fort apprécié des invités.

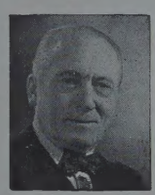


FÉERIES A BRUXELLES

Voici l'époque où Bruxelles, toujours si gai et accueillant, va pouvoir se réclamer du titre de Ville lumière. Tous ceux qui ont pu admirer les fêtes de l'an dernier en ont conservé le souvenir d'un conte des Mille et une Nuits. Cette année le Syndicat d'initiative a voulu faire mieux encore. Toutes les ressources de la technique ont été mises en œuvre. Non seulement rues et boulevards ont reçu une décoration scintillante, mais l'illumination des monuments crée dans la ville des aspects neufs. La grand-place, l'hôtel de ville, Sainte-Gudule deviennent sous les feux qui les embrasent autant d'éclatants joyaux.

Ces féeries lumineuses encadrent la Saison de Bruxelles, qui pendant tout le mois de décembre fera se succéder les manifestations théâtrales et artistiques, les galas de danse, les réceptions mondaines, les expositions pour s'achever dans la joie des réveillons traditionnels.

LE PRIX DU QUAI DES ORFÈVRES



C'est à un vétéran du roman, Maurice Dekobra, que le jury, présidé par M. René Desvaux, directeur de la Police judiciaire, a attribué le prix du Quai des Orfèvres, destiné à récompenser un roman policier. L'auteur de *la Madone des sleepings* avait eu à Chicago l'idée de l'histoire de gangsters qu'il écrivit sous le nom d'*Opération Magali* et dont il envoya anonymement le manuscrit au jury qui l'a primé.

LES SPECTACLES

AU CASINO DE PARIS
dans la nouvelle revue
" GAY PARIS "
MARY MEADE
et
LES BALLETS LIBERTINS
avec Jean GUELIS
ont conquis Paris.
MARY MEADE : Celle qui peut relever le sceptre des Mistinguett et des Joséphine Baker, mais la voilà !
" P. GORDEAUX " *(France-Soir)*
JEAN GUELLIS : Une aisance et des possibilités qui vont des entrechats classiques aux javas chaloupées et au be-bop.
" J. DURKHEIM "

ATELIER
dernières
COLOMBE
de JEAN ANOUILH
avec
DANIÈLE DELORME
● Location ouverte pour les Réveillons ●

CALENDRIER DES CONCERTS

GAVEAU
Mardi 18 décembre
21 h. (Kiesgen-de Valmalète)
Société Philharmonique de Paris
Rentrée à Paris de la pianiste
CLARA HASKIL

Un beau cadeau pour les fillettes de 8 à 14 ans
SUZETTE
ET LE
BON TON
PAR
MAD. H.-GIRAUD
Elles y trouveront de nombreux conseils de savoir vivre présentés sous forme d'amusantes anecdotes.
DEMANDEZ-LE A VOTRE LIBRAIRE
ÉDITION BROCHÉE
illustrée, format 14 x 19.... **300 fr.**
ÉDITION CARTONNÉE
illustrée, format 14 x 19, sous couverture simili-cuir blanc **390 fr.**
ÉDITIONS GAUTIER-LANGUEREAU
18, rue Jacob - PARIS-6e

AVIS FINANCIER

S. N. C. F.

ÉMISSION DE BONS 4 % A LOTS-KILOMÈTRES

Pour assurer le financement de ses travaux neufs, la S. N. C. F. émet, à partir du 26 novembre, des bons de 5.000 francs à 5 ans garantis par l'Etat.

Ces bons participeront à des tirages trimestriels. Pour un million de bons et pour les cinq années le nombre total des lots sera de :

1.000 lots de 5.000 km. en 1re classe
10.000 lots de 3.000 km. en 2e classe
100.000 lots de 1.000 km. en 3e classe

soit 111.000 lots

Chaque bon a donc sensiblement une chance sur neuf de bénéficier d'un lot et les bons gagnants continueront à participer aux tirages.

Les coupons de voyage kilométriques correspondant aux lots seront établis au porteur, en coupures de 100 kilomètres. Valables un an, ils seront acceptés en règlement total ou partiel de tout billet ou carte du trafic intérieur français, en toute classe. Les bénéficiaires conserveront l'avantage de toutes les réductions tarifaires dont ils peuvent se prévaloir.

Prix d'émission : 5.000 francs.

Intérêt annuel 4 % net d'impôts sur les valeurs mobilières.

Jouissance : 1er décembre 1951.

Remboursement : 1er décembre 1956.

Les souscriptions sont reçues aux guichets habituels : banques, comptables du Trésor, bureaux de poste, gares, etc.

L'émission pourra être close sans préavis.

(Notice parue au B. A. L. O. du 26 nov. 1951.)

A Suvretta Haus, St-Moritz, le service extérieur est aussi parfait que celui de l'intérieur.

Réservez vos chambres dès maintenant afin de passer les vacances les plus gaies et les plus satisfaisantes de votre vie. SUVRETTA HAUS est le centre international de distractions le plus renommé. Il n'a pas son pareil dans le monde. Tout y est hors pair : les sports d'hiver, la table et la cave ; danse, cabaret et service impeccable. Des chambres splendides d'où vous contemplerez les Alpes de votre balcon. Prix de la pension comprenant tous les repas à partir de Fr. 21.00 - Tous détails supplémentaires à votre agence de voyages habituelle ou en écrivant ou câblant à SUVRETTA HAUS, St-MORITZ — SUISSE.

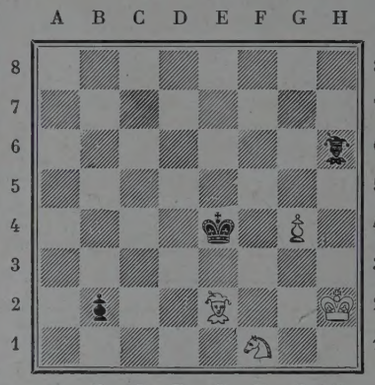
AUTOROUTE
AUTOSTOP

Les jeux de notre temps

Demandez documentation à votre marchand de jeux-jouets ou aux **Éditions Ed. Dujardin, B. P. 7, à Arcachon (Gironde).**

LES ÉCHECS (N° 92)

Solution de l'étude n° 93, par Kubbel (Schachmaty, septembre 1922.)



Les blancs jouent et font nulle.

1. g4-g5, Fh6×g5 (1. ... b2-b1 : D ; 2. Cf1-d2+ et 3. C×D). — 2. Fé2-h5 (menace 3. Fh5-g6+). — 2 ... Fg5-f4+ (2. ... Ré4-f5 ; 3. Cf1-g3+, Rf5-f6 ; 4. Cg3-é4+ et 5. Cé4-ç3). — 3. Rh2-h1 !, Ré4-f5. — 4. Fh5-d1, b2-b1 :D. — 5. Fd1-ç2+, Db1×ç2. — 6. Cf1-é3+, Ff4×é3 ; 7. pat.

CHAMPIONNAT DU MONDE

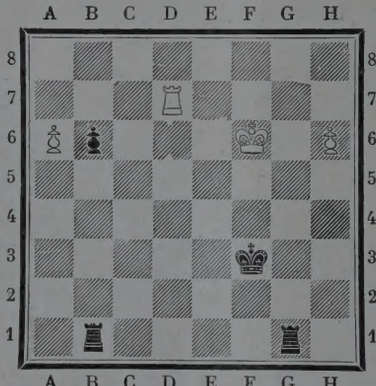
(Moscou, avril 1951.)

Blancs : Botwinnik. Noirs : Bronstein.

1. d2-d4, d7-d5. — 2. ç2-ç4, é7-é6. — 3. Cg1-f3, ç7-ç6. — 4. g2-g3, f7-f5. — 5. Ff1-g2, Cg8-f6. — 6. 00, Ff8-é7. — 7. b2-b3, 00. — 8. Fç1-a3, b7-b6. — 9. F×F, D×F. — 10. Cf3-é5, Fç8-b7. — 11. Cb1-d2, Cb8-d7. — 12. C×C, C×C. — 13. é2-é3, Ta8-ç8. — 14. Ta1-ç1, ç6-ç5. — 15. Dd1-é2, Cd7-f6. — 16. ç4×d5, Fb7×d5. — 17. F×F, P×F. — 18. Cd2-f3 (les blancs ont un petit avantage : leur cavalier peut venir sur é5 sans qu'un pion noir puisse l'en chasser. Il n'en est pas de même pour le cavalier noir s'il veut venir sur la case équivalente é4). — 18. ... Tç8-ç7. — 19. Tç1-ç2, Tf8-ç8. — 20. Tf1-ç1, Cf6-é4. — 21. Cf3-é5, Cé4-f6. — 22. Dé2-d3, g7-g6. — 23. Dd3-a6, Rg8-g7 (si 23 ... ç5×d4 ; 24. Da6×ç8+). — 24. Da6-é2, Dé7-d6. — 25. a2-a4, Cf6-é8. — 26. Dé2-d2, Cé8-f6. — 27. Dd2-ç3, Cf6-é4 (si 27 ... ç5×d4 ; 28. D×T+). — 28. Dç3-d3, ç5×d4. — 29. é3×d4, a7-a5. — 30. Rg1-g2, Cé4-f6. — 31. Dd3-é2, f5-f4. — 32. g3×f4, Cf6-h5 (32 ... Tç7×ç2 ; 33. Tç1×ç2, Cf6-h5 eût sans doute été plus embarrassant pour la dame blanche, liée à la défense de sa tour). — 33. T×T+, T×T. — 34. T×T+, D×T. — 35. Dé2-g4, Ch5-f6. — 36. Dg4-é6, Cf6-h5. — 37. Dé6-d7+, D×D. — 38. C×D, C×P+. — 39. Rg2-f3, Cf4-d3 (si 39 ... Cf4-é6. — 40. Rf3-é3 et 41. C×P). — 40. C×P, Cd3-b4. — 41. Rf3-f4, Rg7-f6. — 42. Cb6-d7+, Rf6-é7. — 43. Cd7-é5, Ré7-é6. — 44. Rf4-é3, Ré6-f5. — 45. f2-f3, g6-g5. — 46. Ré3-d2, h7-h5. — 47. Cé5-d3, Cb4-a6. — 48. Cd3-ç5, Ca6-b4. — 49. Cç5-d3, Cb4-a6. — 50. h2-h3, Ca6-ç7 (les noirs sont en zugzwang. Si 50. ... Rf5-f6. — 51. Rd2-ç3, Rf6-f5. — 52. b3-b4 et le pion en plus force la décision). — 51. Rd2-é3, Cç7-a6. — 52. Ré3-é2, Rf5-é6. — 53. Ré2-d2, Ré6-é7. — 54. Rd2-ç3, Ré7-d6. — 55. b3-b4, a5×b4+. — 56. Cd3×b4, Ca6-ç7. — 57. a4-a5, Cç7-b5+. — 58. Rç3-d3, Rd6-é6. — 59. Rd3-é3, Cb5-a7. — 60. a5-a6, Ca7-b5. — 61. Cb4-ç6, Cb5-ç7. — 62. Cç6-b4, Ré6-f5. — 63. a6-a7, Rf5-é6. — 64. Ré3-f2, h5-h4. — 65. f3-f4, g5×f4. — 66. Rf2-f3. Les noirs abandonnent.

Si 66. ... Ré6-f5. — 67. Cb4×d5, Cç7-a8. — 68. Cd5×f4 et le dernier pion noir tombera rapidement, ce qui marquera la fin de la résistance.

Etude n° 94, par Henri Rinck, L'Italia Scacchistica, 1929.



Les blancs jouent et gagnent.

Une idée ingénieuse, présentée avec la perfection technique habituelle du grand compositeur.

André Chéron.

PEU DE CHAMPAGNE CETTE ANNÉE

La récolte de cette année est la plus faible que l'on ait connue depuis longtemps en Champagne. Tous les malheurs sont venus à la fois s'abattre sur les vignerons : une gelée très sévère a compromis la floraison au début de mai, le mauvais temps a sévi ensuite d'une façon presque continuelle, le mildiou a ravagé une grande partie de ce qui pouvait être sauvé. Au dire des experts de la région pareille calamité ne survient qu'une fois par génération, et encore. Fort heureusement la fin du mois de septembre ainsi que le début d'octobre furent ensoleillés. Les vendanges se sont même déroulées par un temps merveilleux. Grâce à ces circonstances favorables on a lieu de penser que la qualité des vins nouveaux sera très satisfaisante. Mais le vignoble a produit à peine la moitié d'une récolte moyenne, et c'est bien peu. Car les ventes sont en plein essor : dix-huit millions de bouteilles ont été expédiées pendant les huit premiers mois de 1951, soit quatre millions de plus que l'an dernier à pareille date. Or, malgré la bonne récolte de l'an dernier, les stocks en cave, qui doivent représenter plusieurs années de vente, sont encore inférieurs à ceux d'avant guerre. Quant aux prix, ils ne peuvent malheureusement qu'augmenter. Ce dont on peut être sûr, c'est que vignerons et négociants ne sacrifieront pas la qualité.

Le grand champion de l'automobile Manuel Fangio a été, à Milan, le héros d'une fête au cours de laquelle lui fut remise cette coupe, don de la firme Alfa Romeo.

COCKTAILS, CHAMPAGNE, SANDWICHES, FETITS FOURS...

Comme chaque année à cette époque, les réceptions se multiplient. Industrie et commerce suivent le mouvement, et c'est une série de manifestations des plus sympathiques qui se succèdent :

M. Quercia, qui a, pour ainsi dire, transformé la prononciation du mot briquet en « Flaminaire », nous a présenté son nouveau film publicitaire en couleurs, dont la formule nouvelle : animation de ses fabrications, a beaucoup plu.

Sur un plan semblable, la Maison Groult Jeune, utilisant le procédé Roux-color, nous faisait assister à un amusant court métrage qui lui fera certainement vendre beaucoup de tapioca.

Dans un tout autre ordre d'idées, les Grands Magasins nous conviaient, l'un, les Galeries Lafayette, à l'inauguration de son nouvel *Escalator* géant, escalier roulant doté des derniers perfectionnements, l'autre, Le Louvre, à admirer dans ses vitrines animées la réalisation parfaite de charme et de poésie d'*Alice au pays des merveilles*, thème repris dans tous ses rayons de jouets.

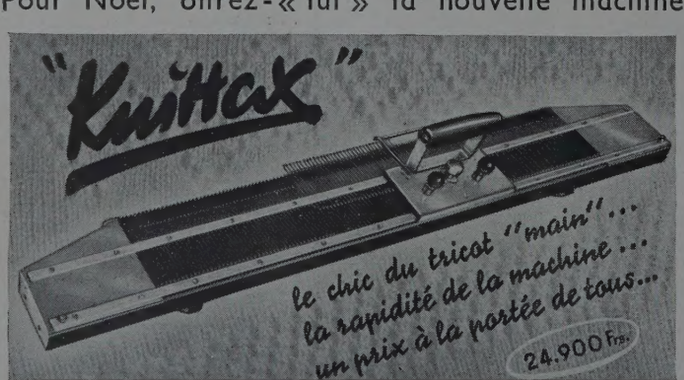
La princesse Sumair présentait sa nouvelle collection, réalisée dans les tissus les plus éblouissants, au milieu de l'enthousiasme général.

Sur un plan plus intellectuel, au cours d'une conférence de presse nous apprenions qu'une série de manifestations extraordinaires étaient prévues pour célébrer en mai l'œuvre créatrice du XXe siècle : concerts, théâtre, ballets, expositions de peinture, etc.

A la Galerie Rouard était inaugurée l'exposition du Décor de la vie, tandis que Christofle nous présentait une exceptionnelle série d'assiettes peintes, signées des plus grands noms de la peinture, de la littérature et de la musique, dont nous reparlerons plus longuement la semaine prochaine.

Enfin, avec le début du mois s'ouvrait le IVe Salon de l'Enfance, qui, en plus de ses multiples stands commerciaux — dont certains ont eu la bonne idée d'offrir aux enfants des attractions qui les comblent de joie — présente aux parents des organisations familiales une série de réalisations sociales des plus intéressantes et édifiantes.

Pour Noël, offrez-« lui » la nouvelle machine



... et tricotez désormais votre « pull » en 1 heure!

MACHINES KNITTAX - 185, rue de la Pompe, Paris-16e (COP. 28-80).

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 4e trimestre 1951. N° 147. — Printed in France.

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

POUR LES COTONS IMPRIMÉS

Infroissables

GOÛT
QUALITÉ
CRÉATIONS

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

Pour vos Enfants :

POTAGES
GATEAUX
ENTREMETS

FLORALINE

RIVOIRE & CARRET

LYON — MARSEILLE — PARIS